





6-8

7-12

1/19

1/20

Coll.
spec.



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



H Y M N E

A U S O L E I L.

H Y M N E *AU SOLEIL,*

PAR M. l'Abbé DE REYRAC, Censeur
Royal, Associé Correspondant de l'Aca-
démie Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres de Paris ; des Académies de
Toulouse, de Bordeaux, de Caen, &c.

SECONDE ÉDITION corrigée & augmentée.

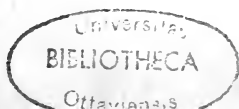


A P A R I S ,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près du Luxembourg.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi,



PQ

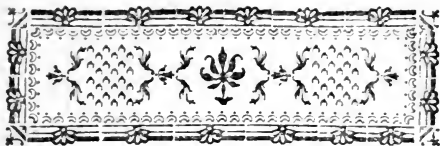
2027

R2AL5

1778

Cell

Spec.



A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE MIROMENIL,

GARDE DES SCEAUX

DE FRANCE,

MONSEIGNEUR,

*C'EST une vraie gloire pour
les Lettres d'offrir des tributs à
leur Protecteur éclairé : faites*

vj É P I T R E.

*pour immortaliser les grands
Ministres qui ont le bonheur
de les aimer , leur hommage ,
MONSEIGNEUR , est toujours
honorable , parce qu'elles ne le
doivent qu'au génie & à la vertu.*

*Je suis avec un très-profond
respect ,*

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
DE REYRAC.



A V I S

DE L'ÉDITEUR.

VOICI une nouvelle Edition d'un morceau de Littérature qui a été reçu en France , & chez l'Etranger , avec un applaudissement si général , qu'on peut dire que sa réputation est faite , & que le suffrage unanime des Gens de Lettres lui assure celui de la postérité.

Ce qui a tant plu dans ce petit Poëme , & ce qui le fera lire longtemps , c'est , comme on l'a déjà observé , *ce ton de la belle nature & de l'antique Poésie , qui pénètre l'ame d'une émotion délicate , parce qu'il lui rappelle les beaux jours du génie ; c'est cette admirable variété d'images & de sentimens toujours vrais , tou-*

jours intéressans ; cet accord parfait du coloris avec l'objet présenté ; ce style pur, élégant, harmonieux, rempli tantôt de magnificence & de sublimité, tantôt de graces & de douceur ; c'est cette foule de richesses poétiques, & de beautés en tout genre que la brillante imagination de l'Auteur a répandu par-tout avec profusion ; c'est enfin cette sensibilité si rare, si précieuse, si touchante, qui ne peut partir que du fond d'une belle ame, & qui fait souhaiter à ceux, qui lisent l'Hymne au Soleil, de vivre avec l'Auteur & de l'avoir pour ami. Voilà sans doute ce qui a mérité à cet Ouvrage charmant les éloges des Journalistes & ceux de tous les Gens de goût. Deux Membres célèbres de l'Académie Française en ont surtout parlé de la maniere la plus honorable, l'un dans le Journal

des Sçavans , & l'autre dans celui de Littérature. Rapportons ici quelques-uns de ces jugemens ; ils serviront à prouver que quand un Ecrivain imprime un Ouvrage , il doit craindre , non l'injustice de ses Juges , mais son impuissance & sa seule médiocrité.

Nous espérons que cette Édition ne laissera rien à desirer. Elle differe absolument de la première , non-seulement par quelques changemens essentiels que les amis de l'Auteur l'ont déterminé à faire dans le Discours préliminaire ; mais encore par un petit nombre de Vers délicats & faciles , d'autant plus dignes de l'approbation des ames honnêtes , qu'ils respirent tous une philosophie aimable , & le doux sentiment de la vertu & de l'amitié.

EXTRAIT du Journal des Sçavans ,
(Avril 1777.)

Nous commencerons par une critique l'extrait de ce joli Ouvrage ; mais ce fera pour faire honneur à la docilité de l'Auteur , qui s'est rendu , dès la première objection , ou plutôt à son goût qui avoit prévenu toutes les objections , & qui lui avoit reproché d'avance le tort très-léger que nous nous disposions à relever. L'Auteur suppose que l'Original grec de son Poëme a été trouvé dans une des Isles de l'Archipel , pendant la dernière guerre entre la Russie & la Porte , par un Officier François au service de la Russie. L'objection que nous voulions lui faire , & qu'il s'étoit faite , est que cette fiction est usée , & que ceux qui l'employent ne voudroient pas être crus. Des Sçavans ont pu autrefois faire illusion par ce déguisement , & arracher à leurs contemporains & à leurs rivaux , sous un nom Grec , des éloges qu'ils n'en auroient pas obtenus sous leur propre

nom. Lorsque le célèbre l'Hôpital, depuis Chancelier, eut publié, sans employer aucun déguisement, & en taisant seulement son nom, sa Pièce intitulée : *Litium execratio*, il dût être plaisant pour lui de voir des Critiques, tels que Henri Etienne, Gaspard Barthius & Boxhornius, attribuer cet Ouvrage à des Poètes de l'antiquité, le commenter sur ce pied, indiquer les interpolations, s'efforcer de ramener le texte à sa pureté; il dût trouver un plaisir piquant à confondre tous ces préjugés sçavans, en se déclarant l'Auteur de cette Pièce. On connoît l'artifice par lequel Michel - Ange mit en défaut le jugement des plus habiles Sculpteurs de son temps. Au reste, on n'est plus la dupe aujourd'hui des manuscrits Grecs nouvellement découverts, lorsque l'original n'est pas remis dans un dépôt public avec les preuves authentiques de la découverte; & comme l'Auteur de l'*Hymne au Soleil* ne veut tromper personne, il nous autorise à prévenir les Lecteurs qu'ils ne trouveront plus, dans les Editions suivantes, cette fiction qu'il

s'étoit permise à l'imitation de tant d'autres Auteurs.

Nous n'avons plus que des éloges à donner au reste du Livre, qui respire par-tout le goût de l'antique, l'amour de la belle nature, une passion éclairée pour tout ce qui est simple, noble & touchant, la sensibilité de Fénélon, & souvent son style, soit dans le Discours préliminaire, soit dans le Poème qui le suit, & qu'on prendroit pour un Hymne de Callimaque. Le Discours préliminaire est un morceau de Littérature très-agréable, où l'Auteur, emporté par une imagination douce & riante, promene son lecteur par des routes toujours fleuries... La prose de M. l'Abbé de R... est bien différente, soit lorsqu'il disserte dans sa Préface, soit lorsqu'il peint dans son Hymne tous les objets que le Soleil voit & fait voir : l'Auteur s'élève tour-à-tour à la chaleur énergique & impétueuse de l'Ode, & à la majesté imposante de l'Epopée. Son style plein de force, de grace & d'harmonie, annonce un talent formé par Virgile & par Fénélon. Son Poème

est partagé en quatre Chants , sous le nom de divisions. Dans le premier , il suppose qu'il a fait beaucoup d'autres Ouvrages , qu'il a peint beaucoup d'autres objets , & ces objets sont presque toujours ceux dont Virgile nous offre des tableaux frappans ; de sorte qu'en les retraçant , l'Auteur n'est véritablement que Traducteur , mais c'est le Traducteur le plus original & le plus Poëte ; il a soin de ramener avec art chacun de ces objets , à son sujet principal. On peut en juger par ce morceau :

» J'ai décrit le sombre Empire des
» morts , &c. »

C'est ainsi que le Cygne de Cambrai traduisoit , dans son Télémaque , Homere , Sophocle & Virgile. . . . Nous ne pourrions citer aucun morceau de cet Hymne , qui ne fût un modèle de poésie & d'harmonie ; mais nous ne pourrions en citer un où il y eût plus de sentiment & de vraie chaleur que dans celui qui termine l'Ouvrage.

» Printems de la vie , jeunesse riante ;
&c.

Il étoit difficile de finir par un trait plus naturel , plus touchant & plus heureusement lié au sujet.

L'Auteur a mis à la suite de son Hymne quelques fragmens qui sont absolument du même ton , & une Pièce de Vers courte & jolie, d'une Philosophie aimable & d'une harmonie douce , intitulée : *le nouvel Usage de la vie*. Les deux derniers vers sur-tout sont charmans , & méritent de faire proverbe.

Toujours d'un vieux ami le sort nous intéresse :
On ne fuit un vieillard , que lorsqu'il n'aime rien.

L'Auteur de ces Vers & de l'Hymne au Soleil , est le même dont nous avons annoncé , dans notre Journal de Juin 1771 , Volume premier , les Odes sacrées , premier Ouvrage dédié en France à la Reine , alors Madame la Dauphine.



Extrait du Journal de Politique & de Littérature. (Mars 1777, p. 464.)

Cet Hymne au Soleil n'est pas plus traduit du grec que la Préface de la dernière traduction de l'Illiade n'étoit d'un Auteur Grec. M. l'Abbé de R... a sans doute employé cette petite fiction permise, pour se recommander aux Amateurs des Anciens. Mais il avoit un autre titre auprès d'eux, celui d'être pénétré de l'esprit des bons Auteurs de l'antiquité, de les sentir & de les imiter. Son Discours préliminaire respire le bon goût, & respire sur-tout une grande sensibilité pour les beautés de la Nature. Plein de vénération pour les Grands-Hommes des premiers âges, il s'attache à les justifier du reproche de Polithéisme, trop aisément & trop souvent prodigué, & son avis sur ce point vient à l'appui de ce qu'ont dit la Mothe le Vayer, M. de Voltaire, & d'autres.

» Pour peu, dit-il, que l'on sçache
» l'Histoire, & que l'on connoisse l'an-

» tiquité, il est clair que la pluralité des
» Dieux étoit le dogme du seul peuple.
» Les Poètes & les Philosophes avoient
» intérieurement une autre Religion.
» Tous admettoient l'existence d'un seul
» Dieu, Créateur, Gouverneur & Con-
» servateur du monde, & tous releguoient
» les fausses Divinités dans la classe de
» l'Hippocentaure & de la Chimere. »

M. l'Abbé de R... nous donne dans son Discours préliminaire une très-élégante traduction de l'Hymne de Cléanthe le Lycien, second fondateur du Portique, que Stobée nous a conservé, & qui offre des traits sublimes....

L'Hymne au Soleil est écrit d'un style poétique. La diction de l'Auteur est noble & harmonieuse, & quoiqu'il lui ait été difficile, dans un morceau d'une certaine étendue, presqu'entièrement descriptif, d'éviter toujours les lieux communs, il y a dans son style de l'intérêt & de la vie. Il y a des mouvemens heureux & de belles images. Je ne citerai que le dernier morceau, qui est d'une éloquence touchante, & qui suffira pour donner
une

une juste idée du talent de l'Auteur.

» Printems de la vie , jeunesse riante ,
» quand les fleurs , dont tu embellis mon
» front , se seront flétries , &c.

Ce ne sont point là des phrases usées ; ce sont des sentimens doux , heureusement exprimés , & c'est avec cet art que l'on peut rajeunir tous les sujets qu'on traite.

*EXTRAIT du Journal de Paris , du
4 Février 1777 ; de l'Affiche de
Province , du 26 Février , N^o. 9 ;
du Mercure de Février , p. 160 , &
de celui de Mars , p. 124.*

L'Auteur feint que cet Hymne est une traduction du grec . . . M. l'Abbé de R . . . n'avoit pas besoin de cette supposition pour faire valoir son Ouvrage , qui est plein de grandes idées , de brillantes descriptions , d'images sublimes , majestueuses , & vraiment poétiques. On imagine d'abord que tout a été dit sur le Soleil , & l'on est étonné d'éprouver autant de plaisir en lisant cette nouvelle

production sur un sujet qui paroïssoit épuisé : nous voudrions que la nature de ces Feuilles nous permît de justifier notre jugement par des citations, nous ne serions embarrassés que du choix. C'est du style de cet Hymne qu'on devoit traduire les Poëtes ; on n'y perdrait que la mesure des vers : mais on exprimeroit avec bien plus de fidélité les pensées , les sentimens , les figures & la couleur propre à chaque Auteur ; & c'est ce qu'il y a de plus essentiel à conserver.

Il étoit inutile , dit l'Auteur de la Feuille hebdomadaire , que M. l'Abbé *de Reyrac* voulût faire croire que l'Hymne au Soleil , écrit originairement en grec , a été trouvé dans une des Isles de l'Archipel , quelques mois avant la découverte du tombeau d'Homere ; ces suppositions ne trompent plus personne aujourd'hui. D'ailleurs , cette production se soutient par elle-même. C'est une prose poétique , ornée de toutes les richesses d'une brillante imagination ; & si quelque chose rapproche cet Hymne de l'antiquité , c'est par le talent que l'Auteur a

eu d'y fondre les idées & les images des bons Ecrivains de la Grece & de Rome. L'Ouvrage est terminé par des fragmens trouvés à la fin du soi-disant manuscrit , & par une Pièce de Vers intitulée : *Le nouvel Usage de la Vie*. Tous ces morceaux font honneur autant au cœur qu'à l'esprit de M. l'Abbé de Reyrac.

Cet Ouvrage , dit l'Auteur du Mercure, est dans le goût des bons Ecrivains de la Grece. S'il n'est pas un Poème échappé à l'injure des tems , il paroît du moins avoir été composé sur les meilleurs modèles de l'antiquité.... Il y a de beaux mouvemens , d'heureuses transitions , des tableaux tour-à-tour rians ou pathétiques , des images sublimes , des sentimens bien amenés dans ce petit Poème , que le Poète a embelli , avec profusion , de toutes les richesses de l'imagination. Cet Hymne au Soleil est suivi de quelques fragmens supposés avoir été trouvés à la fin du même Ecrit. Le dernier de ces fragmens , qui est traduit en vers , est intitulé : *le nouvel Usage de la Vie*. Tous ces Ecrits respirent la vertu & une tendre compassion pour nos semblables.

EXTRAIT de l'Année Littéraire ,
(année 1776 , N°. 36.)

L'Auteur de cet *Hymne* nous le donne comme la traduction d'un manuscrit grec ; j'ignore le motif de cette fiction. L'Ouvrage ne contient certainement rien qui ne fasse également honneur à ses lumières & à ses sentimens. J'y ai remarqué une connoissance profonde de l'antiquité , un goût sûr & délicat , un style animé de tout le feu de la Poésie. Il étoit difficile , dans une prose poétique , d'éviter toujours l'enflure & le galimatias. M. l'Abbé de R... a su se préserver de cet écueil , & allier l'enthousiasme de la poésie à la simplicité de la prose ; les descriptions , les images , les sentimens , tout est , dans ce petit Ouvrage , également noble & naturel. Dans son Discours préliminaire , l'Auteur nous avertit que quelques amis lui conseilloient d'intituler son Ouvrage : *Le Soleil , Poème en quatre Chants* ; mais il a senti que des détails charmans & un style brillant ne suffi-

soient pas pour justifier ce titre : il s'est modestement contenté de celui d'*Hymne au Soleil*, en quatre divisions.

Image de la Divinité , le Soleil paroît à l'Auteur participer , en quelque sorte , à ses adorables attributs.

» Tel qu'un fleuve profond & majestueux , &c.

Voilà , Monsieur , sans contredit , un des morceaux les mieux écrits & les mieux pensés , qu'on ait vu depuis long-tems dans notre Langue. L'expression en est riche , les images grandes , les comparaisons justes & nobles. Quelle différence entre cette prose , & ces froides sentences philosophiques , ces éternelles & mesquines antitheses , ce jargon scientifique auquel on applaudit tous les jours dans certains Bureaux d'esprit ! Comparez même une pareille prose avec la plupart des Odes de nos Poètes modernes , & vous conviendrez avec moi que la prose poétique de M. l'Abbé de R... est plus riche , plus harmonieuse , que toutes ces Poésies quelquefois couronnées dans

xxij *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

nos Académies , & bafouées dans le Public.

Voyez encore avec quelle pompe & quelle richeffe l'Auteur , dans fa feconde divifion , décrit le lever du Soleil.

» A peine , ô Soleil ! l'aurore étin-
» celante ouvre les portes enflammées
» de l'Orient , &c.

La pureté , l'élégance , le goût qui régnernt dans cet Hymne , pourroient faire croire qu'il eft l'Ouvrage d'un des Ecrivains les plus célèbres de Rome ou d'Athenes ; car il eft rare qu'on écrive avec cette grace & cette harmonie , dans ce fiécle philofophique. Je viens cependant d'apprendre que l'Auteur eft M. l'Abbé *de Reyrac* , Prieur de *St. Maclou* à Orléans , déjà connu très-avantageufement par un Recueil d'Odes facrées. Cette nouvelle production doit ajouter beaucoup à la réputation qu'il s'eft juftement acquife dans la République des Lettres.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

J'OFFRE au Public une espece de Poëme d'un genre assez nouveau. Nous avons , il est vrai , dans les Poëtes anciens & modernes de fort belles choses sur le Soleil. On a surtout très-bien rendu les grands & magnifiques tableaux que ce Pere de la lumiere présente à son lever & à son coucher ; mais tout cela se réduit à un fort petit nombre de Vers. Je ne sçache donc pas qu'il existe dans aucune Langue , un Poëme d'une certaine étendue sur le Soleil.

Quand je publiai celui-ci l'année derniere , j'aurois dû sans doute le

donner, non comme un Ouvrage traduit du Grec, mais comme une bagatelle composée dans ma première jeunesse, & retouchée depuis dans des momens dérobés à des occupations plus importantes. C'est un tort que j'avoue, en protestant néanmoins que si j'ai eu recours à une fiction employée depuis trop longtemps dans la Littérature pour en imposer, ce n'est pas que j'aye voulu tromper personne, j'avois seulement en vue la juste défiance de mes forces, qui est toujours la même, malgré l'accueil favorable que le Public a fait à cet Essai.

Il ne fera donc plus question à l'avenir du prétendu Manuscrit Grec. On ne dira plus qu'il a été trouvé dans une des Isles de l'Archipel, quelques mois avant la découverte du tombeau d'Homere : que si l'Auteur
n'est

n'est pas né dans la Ville d'Athenes , il y a du moins vécu long-temps , parce que dans une des notes du Manuscrit il est parlé de ces promenades délicieuses sur les bords du fleuve Illissus , & de ce grand platane non loin de ces bords , à l'ombre duquel les Poètes & les Philosophes se rassembloient pour converser. On a retranché enfin de cette Edition tout ce qu'il y avoit de supposé dans la premiere , & l'on ne donne aujourd'hui l'Hymne au Soleil , que comme un fruit de la plus vive admiration pour tous les bons Ecrivains de l'antiquité.

Dacier a dit quelque part , en faisant l'éloge de l'immortel Auteur du Télémaque , *que ce Prélat avoit mis son esprit à la teinture des Anciens.* Il n'y en a point de meilleure pour tous les Ouvrages de goût , parce

qu'ayant sa source dans le génie même, elle joint l'agréable à l'utile, la solidité à l'éclat, & qu'elle est à l'épreuve du temps. Pour tâcher aussi de mettre mon style à *une si bonne teinture*, & pour être en état de rendre avec énergie les divers tableaux que m'offroit mon sujet, j'ai commencé par me transporter dans les plus beaux siècles d'Athènes & de Rome. J'ai lu & médité de nouveau les chefs-d'œuvre de ces sublimes Anciens, de cette foule de Grands Hommes qui sont toujours nos maîtres. Il m'a semblé, en les lisant, que je vivois au milieu d'eux, que j'assistois à leurs entretiens, que je les entendois réciter ces Poèmes magnifiques qui offrent, avec tous les genres de beauté, les exemples & les règles de la perfection. Je les ai tous invoqués, & soudain j'ai cru

P R É L I M I N A I R E. 5

fentir leur présence. Une partie de leur enthousiasme a passé dans mon ame : alors j'ai pris la plume , & , comme si j'écrivois sous leur dictée , j'ai tracé rapidement les grandes images qui s'offroient en foule à mon esprit. Je ne me suis point écrié , après avoir achevé : *Et moi aussi je suis Peintre !* Mais j'ai dit : les Anciens sont les plus grands Ecrivains de l'Univers ; nous n'avons en Poésie , en Eloquence & en Histoire presque rien à leur comparer ; & dans tout ce qui est du ressort de la Littérature & du goût , ils feront à jamais nos législateurs & nos modèles.

Ce n'est donc qu'en les lisant , & se nourrissant de leurs écrits ; en étudiant leur art , leur style , & suivant toujours leurs traces , en s'appropriant , par une noble émulation ,

leurs richesses abondantes , qu'on peut espérer de faire des Ouvrages dignes d'être lus , & de laisser un grand nom dans la postérité. Ils ont une maniere de voir , de sentir & de s'exprimer , qui n'appartient qu'à eux seuls. Dans le genre pastoral , sur-tout , ils sont inimitables. Qui n'admire pas les Eglogues de Virgile ! qui n'est pas enchanté de son divin Poëme des Géorgiques ! Ses vers sont si doux , ses images si belles , ses descriptions si animées , ses tableaux si naturels & si bien dessinés : en lisant ses admirables Poésies , il semble voir ce grand homme se promener dans une riantة prairie émaillée de mille fleurs , dérober à chacune son éclat , sa beauté , & se servir de cet amas de couleurs charmantes pour peindre la Nature , de ses propres crayons. Est-il rien ,

par exemple , de comparable à la peinture qu'il nous fait , dans ses Géorgiques , du bonheur champêtre , & de la vie délicieuse de ce vieillard , ami de la vertu & de la simplicité ? Quelle ame , sensible encore à l'innocence des premiers tems , n'est pas attendrie à l'aspect d'un tableau si touchant ! Quelle vérité ! quel charme d'expression ! quelle fraîcheur de coloris ! mais en même temps , quelle critique du luxe de Rome & des mœurs dépravées de ses habitans !

*Namque sub Œbalicæ memini me turribus altis ,
Quâ niger humectat flaventia culta Galesus ,
Corycium vidisse senem , cui pauca relicti
Jugera ruris erant ; nec fertilis illa juvencis ,
Nec pecori opportuna seges.
Regum æquabat opes animis ; serâque revertens
Nocte domum , dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam , atque autumnos carpere poma :
Et , cum tristis hyems etiam nunc frigora saxa
Rumperet , & glacie cursus frænaret aquarum :*

*Ille comam mollis jam tùm tondebat acanthi ;
Æstatem increpitans seram , zephyrosque morantes.*

Voilà vraiment la belle simplicité de la nature, rendue par le génie. Je vois cet heureux vieillard, je lui vois émonder ces arbres, cueillir ces roses, ces fleurs du printems, ces fruits de l'automne; je vois tout cela dans ses mains. En lisant Virgile, dit Fénélon, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre. Je m'imagine voir ce beau lieu :

Muscosi fontes , & somno mollior herba.

Il faut que je desire d'être transporté dans cet autre endroit :

*. . . O mihi tùm quam molliter ossa quiescant ,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus , vestrique fuïsssem ,
Aut custos gregis , aut maturæ vinitor uva !*

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui sont dans cet autre lieu dépeint par Horace.

*Quâ pinus ingens , albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis , & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.*

La Poésie , dit-il , est sans doute une imitation & une peinture. Malheur à ceux qui ne sentent point le charme de ces vers !

*Fortunate senex , hîc inter flumina nota ,
Et fortes sacros frigus captabis opacum !*

Rien n'est au-dessus de cette peinture de la vie champêtre :

O fortunatos nimium , sua si bona nôrint !

Tout m'y plaît , & même cet endroit si éloigné des idées romanesques :

*. . . . At frigida Tempe ,
Mugitusque boûm , mollesque sub arbore somni.*

Je suis attendri tout de même pour la solitude d'Horace :

*O rus ! quandò ego te aspiciam ? quandòque licebit
Nunc veterum libris , nunc somno & inertibus horis ,
Ducere sollicitæ jucunda oblivîa vitæ ?*

Quand les Poètes, dit toujours Fénelon, veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduisent loin des grandes Villes; ils leur font oublier le luxe de leur siècle; ils les ramènent à l'âge d'or; ils représentent les Bergers dansants sur l'herbe, à l'ombre d'un bocage, plutôt que des Cours agitées, & des Grands qui sont malheureux par leur grandeur même.

Il ne faut pas croire que de pareils tableaux puissent jamais ennuyer : la médiocrité seule, & la foiblesse du peintre peuvent en dégoûter. Le cœur aime naturellement les images gracieuses, les descriptions fleuries; les objets champêtres agréablement dessinés l'enchantent; la peinture de la vie tranquille des Bergers le touche, l'attendrit, & devient pour lui une source intarissable.

ble de sentimens délicieux. Quoique la félicité dont on l'entretient n'existe le plus souvent que dans l'imagination des Poètes, il ne peut jamais se persuader qu'un bonheur si pur ne soit qu'un songe ; il le réalise en quelque sorte par ses souhaits , & devient la dupe de ses desirs. Il se transporte sur le bord de ces claires fontaines qu'on lui peint ; il parcourt ces sombres forêts ; il erre au milieu de ces rians vallons , de ces plaines fortunées ; il aime à se tromper lui-même , & semble ajouter foi à toutes ces fictions poétiques , à ces innocentes erreurs qui souvent font couler ses larmes. Voilà comme le cœur , toujours avide du bonheur , en embrasse jusqu'au fantôme ; voilà comme il sçait tirer parti des rêves de l'imagination , & mettre à profit les douces chimères de l'esprit.

On est heureux par-tout , quand on sçait maîtriser ses passions & leur donner un objet estimable. Un cœur pur devient la source de la félicité , & porte en lui le germe de tous les plaisirs : ce germe se développe dans tous les lieux ; mais il semble se multiplier à la campagne. Ce séjour est sans doute celui de l'innocence ; la vertu y est moins agitée que dans le tourbillon du monde : les orages de la Cour & de la Ville ne viennent point la troubler ; elle jouit d'elle-même dans la solitude , & n'a rien à y craindre. Là , tout favorise son bonheur & le perpétue ; elle réfléchit sur tout , & s'entretient avec les moindres objets qui l'environnent. Si elle élève ses regards vers les cieux , elle est frappée de leur beauté , elle en contemple la splendeur & la magnifi-

cence ; ces cieux ne vieillissent point pour elle , & lui paroissent toujours nouveaux : elle admire sans cesse l'éclat de ces globes lumineux , de ces astres brillans qui jour & nuit éclairent l'Univers. Si elle laisse tomber ses yeux sur la terre , la vue d'une simple fleur que les premiers rayons du Soleil ont fait éclore , l'élève à Dieu : une onde fugitive qui serpente dans la plaine & va se perdre pour jamais au sein des mers ; une feuille qui , détachée de sa tige mourante , se seche & est emportée au loin par le moindre souffle ; un son qui s'exhale dans l'air , & s'évanouit au même instant ; tous ces divers objets lui parlent de la mort , & deviennent pour elle l'image des songes de la vie. Les remords , les trahisons , les craintes , les fausses amitiés , les noires ingrattitudes sont

inconnus dans les hameaux ; les tempêtes de l'ambition ne s'y font point sentir, & les revers de la fortune n'y exercent point leur empire :

*Dicunt in tenero gramine pinguium
Pastores ovium carmina fistula ,
Delectantque Deum , cui nemus & nigri
Colles Arcadiæ placent. Horat.*

Virgile ne dit pas seulement,

*Felix , qui potuit rerum cognoscere causas ,
Atque metus omnes , & inexorabile fatum
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !*

il ajoute encore :

*Fortunatus & ille , Deos qui novit agrestes ,
Panaque , Silvanumque senem , Nymphasq; sorores !*

Les Poètes anciens, persuadés que la Poésie, qui est un art excellent en lui-même, n'est pas plus responsable de l'abus qu'en fait un Artiste libertin, qu'un bloc de marbre ne l'est de la forme criminelle que lui donne le ciseau d'un Statuaire

obscène , ou qu'un instrument ne l'est des sons amollissans qu'en tire la main d'un Epicurien ; les anciens Poètes , dis-je , l'appelloient la Fille du Ciel & la langue sublime des Dieux : ils ne la faisoient servir en général qu'au triomphe des mœurs & de la religion : non contents d'instruire les hommes & de les charmer par d'agréables & d'utiles leçons , ils donnoient les premiers l'exemple des grandes vertus qu'ils célébroient , se regardant toujours comme les organes de la Divinité.

*Est Deus in nobis , sunt & commercia cæli ,
Sedibus æthereis spiritus ille venit.
Addo quod infidiæ sacris à vatibus absunt ,
Et facit ad mores ars quoque nostra bonos.
Nec nos ambitio , nec nos amor urget habendî ,
Contempto colitur lectus & umbra foro.
Sed faciliè hæremus : validoque perurimur æstu ,
Et nimium certâ scimus amare fide.
Scilicet ingenium placidâ mollietur ab arte ,
Et studio mores convenienter eunt.*

Telle est la noble idée que les Poëtes de l'antiquité donnent partout de leur art. Ce qu'il y a de plus doux & de plus intéressant dans les Ecrits de ces aimables enchanteurs , après l'enseignement de la vertu , c'est de les voir employer la Poésie à donner de l'expression , de l'ame , de la vie aux choses les plus insensibles. Le bronze & le marbre respirent ; les rochers s'attendrissent ; les fleuves remontent vers leur source , & se peuplent de Divinités ; les chênes se transforment en Nymphes champêtres , & rendent des oracles ; les arbres se couvrent de fleurs & de fruits ; enfin , tout vit dans leurs Ouvrages , tout respire , tout prend un corps & du sentiment sous leur pinceau.

C'est ainsi que les Poëtes Grecs & Latins sçavent tout embellir. Sans

doute c'est cette brillante magie ,
unie au goût , au naturel & à la
simplicité, qui a imprimé à toutes
leurs compositions , même aux
moins importantes , le sceau de
l'immortalité. Réflexion qu'un de
nos Poètes vivans , comparable lui-
même, ainsi que le grand Fénélon ,
aux meilleurs Ecrivains d'Athenes
& de Rome , a si bien rendue dans
ces vers :

De leurs célèbres bagatelles
Le monde entier est occupé ;
La mort , de l'ombre de ses ailes ,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanfonnettes immortelles.

Un très-grand mérite encore des
Poèmes de l'antiquité , de ceux , du
moins , d'Homere & de Virgile , est
d'inspirer par-tout le respect pour la
Divinité , ainsi que l'amour de ces
grands principes de morale , qui
sont chez tous les Peuples de l'Uni-

vers la base de la sûreté , de la paix & du bonheur.

Oserai-je parler quelques momens de ces Divinités fabuleuses qui jouent un si grand rôle dans les Poèmes anciens ? Pour peu qu'on sçache l'Histoire, & que l'on connoisse l'antiquité, il est évident que la pluralité des Dieux étoit le dogme du seul peuple. Les Poètes & les Philosophes avoient intérieurement une autre religion. Tous admettoient l'existence d'un seul Dieu Créateur , Gouverneur & Conservateur du Monde , & tous reléguoient les fausses Divinités dans la classe de l'Hippocentaure & de la Chimere. Il ne faut donc pas faire le tort à un Platon , à un Socrate , à un Homere , à un Aristote , à un Virgile , à un Cicéron , à un Sénèque , à toutes ces ames sublimes ,
de

de les croire véritablement esclaves du polythéisme. S'ils introduisoient dans leurs écrits Jupiter , Mars , Neptune , Vénus , Junon , & les autres Divinités sans nombre que la Poésie a créées , c'étoit , je pense , bien moins pour sacrifier à la religion reçue & aux erreurs populaires , que pour répandre , à la faveur de ce doux prestige , de la chaleur , des images , de l'intérêt & du sentiment dans leurs compositions. Ils ont fait dans leur tems ce que M. de Cambray a fait de nos jours dans son *Télémaque* ; tous ont consacré les fictions de la Fable à l'embellissement de la morale & aux progrès des vérités naturelles. On ne peut qu'applaudir à un tel emploi de la Fable ; & il sera , je crois , permis dans tous les temps de se servir de la Mythologie , quand

on ne se proposera d'autre but que l'éloge de la vertu.

S'il étoit donc nécessaire de justifier, auprès des esprits les plus scrupuleux, la croyance de tous ces Grands Hommes de l'antiquité, & de les disculper entièrement du reproche honteux de polythéisme, je ne voudrois pour cela que leur propre témoignage. Je citerois entre autre cet Hymne vraiment sublime de Cléanthe le Lycien, second fondateur du Portique, que Stobée nous a conservé. Il n'est gueres possible de parler de la Divinité avec plus de majesté, d'élévation & d'éloquence.

* » O toi, qui as plusieurs noms, mais dont la force est une & infinie !
ô Jupiter ! premier des Immortels,
Souverain de la Nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi,

* Traduction de M. Thomas.

je te salue : car il est permis à l'homme
 de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce
 qui rampe, tout ce qui existe de mor-
 tel sur la terre, nous naquîmes de toi,
 nous sommes de toi une foible image;
 je t'adresserai donc mes Hymnes,
 & je ne cesserai de te chanter. Cet
 Univers suspendu sur nos têtes, &
 qui semble rouler autour de la terre,
 c'est à toi qu'il obéit; il marche &
 se laisse en silence gouverner par
 ton ordre. Le tonnerre, ministre de
 tes loix, repose sous tes mains in-
 vincibles; ardent, doué d'une vie
 immortelle, il frappe, & la nature
 s'épouvante. Tu diriges l'esprit uni-
 versel qui anime tout, & vit dans
 tous les êtres; tant, ô Roi suprême,
 ton pouvoir est illimité & souve-
 rain. Génie de la nature, dans les
 cieux, sur la terre, sur les mers,
 rien ne se fait, ne se produit sans
 d ij

toi , excepté le mal qui fort du cœur du méchant. Par toi la confusion devient l'ordre ; par toi les élémens , qui se combattent , s'unissent. Par un heureux accord , tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas , qu'il s'établit dans le tout une harmonie générale & éternelle. Seuls parmi tous les êtres , les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux , ils cherchent le bonheur , & ils n'apperçoivent point la loi universelle qui , en les éclairant , les rendroit tout à la fois bons & heureux ; mais tous s'écartant du beau & du juste , se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils courent à la renommée , à de vils trésors , à des plaisirs qui , en les séduisant , les trompent. O Dieu qui verses tous les dons , Dieu à qui les orages & la

foudre obéissent, écarte de l'homme cette erreur insensée; daigne éclairer son ame; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui lui sert de guide & d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un Hymne non interrompu, comme il convient à l'être foible & mortel : car, ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand que de célébrer, dans la justice, la raison sublime qui préside à la Nature. »

Otez le nom de Jupiter, & remplacez-le par celui de Dieu, ce Poëme, mis en vers, pourroit être chanté dans nos Temples. Je n'oublierois pas Socrate apostrophant les Athéniens, & leur prêchant l'existence & la toute-puissance d'un

Dieu créateur. Sçachez , dit-il , gens incrédules , que le Dieu tout-puissant , Créateur du ciel & de la terre , & qui régit l'Univers , se fait connoître par toutes les merveilles qui frappent nos sens , quoiqu'il soit invisible..... Notre ame peut nous donner une idée de la Nature divine ; en effet , c'est elle qui fait mouvoir les ressorts de notre corps , & cependant elle est imperceptible à nos sens. Ainsi , loin de rejeter l'existence de Dieu , parce que vous ne le voyez pas , ô Athéniens , convaincus de sa réalité par les prodiges que vous lui voyez opérer , votre premier devoir est de l'adorer & de lui rendre un sincere hommage.

Tous ces beaux génies ne croyoient pas seulement à l'existence d'un seul Dieu , ils admettoient encore l'immortalité de l'ame , second dogme

de leur Théologie. Voici l'inscription qu'on mit sur le tombeau de Platon :

Cette terre couvre le corps de Platon ,

Le Ciel contient son ame bienheureuse ;

Tout honnête homme doit respecter ses vertus.

Qui ne connoît le Styx & le Tartare des Anciens, c'est-à-dire, notre enfer ? Qu'a fait M. de Fénelon, qui nous a donné une description si touchante & si fleurie des Champs élysées, que rassembler, embellir & paraphraser tout ce que les Poètes & les Philosophes ont écrit de ces lieux fortunés. On ne peut trop relire cet admirable morceau, chef-d'œuvre de style & de sentiment.

Il donc clair, par toute la doctrine des anciens, qu'ils admettoient essentiellement un seul être éternel, principe de tout ce qui existe, l'immortalité de l'ame, & une autre vie

à jamais heureuse ou malheureuse ; selon les crimes qu'on avoit commis sur la terre , ou les vertus qu'on y auroit pratiquées ; citons ici , en témoignage de la pureté de leur croyance & de leur mépris pour les superstitions , la réponse si philosophique que fit le grand Caton à Labiénus qui lui conseilloit de consulter l'Oracle de Jupiter Ammon. Il y a peu de chose dans toute l'antiquité à comparer à cette sublime réponse.

» Que veux-tu , lui dit-il , que je demande ? Si j'aime mieux mourir libre les armes à la main , que de vivre sous un tyran ? si cette vie n'est que le retardement d'une vie heureuse & durable ? s'il y a quelque force au monde qui puisse nuire à l'homme de bien ? si la fortune perd ses menaces quand elle s'attaque à la vertu ? s'il suffit de vouloir ce qui est

est

est louable , & si le succès ajoute à ce qui est honnête ? Nous sçavons tout cela , & Ammon lui-même ne le graveroit pas plus profondément dans nos cœurs. Nous sommes tous dans la main des Dieux ; & que leur Oracle se taife , ce n'est pas moins leur volonté que nous accomplissons. La Divinité n'a pas besoin de paroles : celui qui nous a fait naître nous dit , quand nous naissons , ce que nous devons sçavoir. Il n'a pas choisi des fables stériles pour ne s'y communiquer qu'à un petit nombre d'hommes : ce n'est point dans cette poussière qu'il a caché la vérité. La Divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre , l'onde , le ciel & le cœur de l'homme juste ? Pourquoi chercher si loin les Dieux ? Jupiter est tout ce que tu vois , tout ce que tu sens en toi - même. Que

ceux qui , dans un avenir douteux , portent une ame irrésolue , aient besoin d'interroger le fort ; pour moi , ce n'est point la certitude des Oracles qui me rassure , mais la certitude de la mort. Timide ou courageux , il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit , & c'est assez. »

Eusebe nous apprend dans le quatrième Livre de sa Préparation évangélique , que six cens Auteurs Payens avoient écrit contre les Oracles ; *Ænomaïs* , entre autres , dont il nous a conservé quelques fragmens. Il y a plaisir à voir dans ces fragmens qui nous restent , dit Fontenelle , cet *Ænomaïs* , plein de la liberté cynique , argumenter , sur chaque Oracle , contre le Dieu qui l'a rendu , & le prendre lui-même à partie. Voici , par exemple , com-

ment il traite le Dieu de Delphes sur ce qu'il avoit répondu à Crésus :

*Crésus en passant le fleuve Halis ,
renversera un grand Empire.*

En effet , Crésus , en passant le fleuve Halis , attaqua Cyrus qui , comme tout le monde sçait , vint fondre sur lui , & le dépouilla de ses Etats.

» Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus , dit Œno-maïs à Apollon , que tu sçavois le nombre des grains de fable ; tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette tortue que Crésus faisoit cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoissances pour en être si fier ! Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la guerre de Crésus & de Cyrus , tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arri-

e ij

vera , pourquoi te fers-tu de façon de parler qu'on ne peut entendre ? Ne sçais-tu point qu'on ne les entendra pas ? Si tu le sçais , tu te plais donc à te jouer de nous ? Si tu ne le sçais point , apprends de nous qu'il faut parler plus clairement , & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques , le mot grec , par lequel tu exprimes que Crésus renverra un grand Empire , n'est pas bien choisi , & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent , pourquoi nous amuser avec tes ambiguïtés ? Que fais-tu à Delphes , malheureux , occupé , comme tu es , à nous chanter des prophéties inutiles ? Pourquoi tous ces sacrifices que nous te faisons ? Quelle fureur te possède ? »

On ſçait avec quelle liberté & quelle force de raifon Cicéron s'eſt élevé contre les erreurs & les misérables ſuperſtitions de la religion payenne , & combien il s'eſt moqué & des poulets ſacrés , & du vol des oiſeaux , & de tous les miracles dont les annales des Pontifes étoient remplies. Il n'a rien épargné dans ſes livres de la divination de ce qui étoit le plus ſaint à Rome ; après qu'il a fait voir aſſez vivement à ceux contre qui il diſpute , dit M. de Fontenelle , quelle extrême folie c'étoit de conſulter des entrailles d'animaux , il les réduit à répondre que les Dieux qui ſont tout-puiſſans , changent ces entrailles dans le moment du ſacrifice , afin de marquer par elles leur volonté & l'avenir. Cette réponſe étoit de Chryſippe , d'Antipater & de Poſſidonius , tous

grands Philosophes , & chefs du parti des Stoïciens. » Ah ! que dites-vous , reprend Cicéron , il n'y a point de vieilles si crédules que vous. Croyez-vous que le même veau ait le foie bien disposé , s'il est choisi pour le sacrifice par une certaine personne , & mal disposé , s'il est choisi par un autre ? Cette disposition de foie peut-elle changer en un instant pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient ? Ne voyez-vous pas que c'est le hasard qui fait le choix des victimes ? L'expérience même ne vous l'apprend-elle-pas ? Car souvent les entrailles d'une victime sont tout-à-fait funestes , & celles de la victime qu'on immole immédiatement après , sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles ? ou comment les

Dieux se font-ils apaisés si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un bœuf que César sacrifioit , & que , comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un , il faut nécessairement qu'il se soit retiré dans le moment du sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un bœuf n'a pu vivre sans cœur , & que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je ne sçais où ? Croyez-moi , vous ruinez toute la Physique pour défendre l'art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la nature qui fera naître & mourir toutes choses , & il y aura quelques corps qui viendront de rien , & retourneront dans le néant. Quel Physicien a jamais soutenu cette

34 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

opinion ? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent.

En voilà , je pense , assez , pour prouver que l'existence d'un seul Dieu a été la foi de tout ce que les siècles du paganisme ont produit d'Ecrivains sensés. Enfin , le danger que tant de personnages illustres ont couru pour avoir parlé légèrement des Dieux ; un Socrate condamné à mort , un Protagore , un Alcibiade , un Aristote , un Diagore , un Stilpon , un Anaxagore , un Eschyle persécutés , & tant d'autres faits que je pourrois accumuler ici , prouvent non-seulement l'intolérance religieuse des Grecs , mais encore le profond mépris des grands génies de l'antiquité pour tous les faux Dieux , objets du culte insensé du vulgaire.

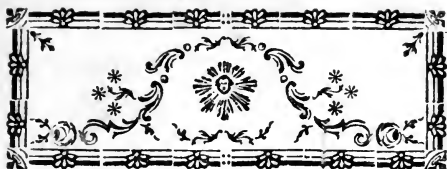


HYMNE

H Y M N E
A U S O L E I L.

A





H Y M N E

A U S O L E I L.

CHANT PREMIER.

CHEF-D'ŒUVRE magnifique
de la main toute-puissante des
Dieux immortels ; astre sublime
& toujours nouveau pour mes
yeux enchantés ; du sommet de
ce mont audacieux qui élève
jusqu'aux nues sa tête altière , &
que frappe l'éclat de tes rayons

A ij

étincelans , Soleil , à l'aspect de
tes premiers feux , je te salue
avec ravissement , & te consac-
re ce foible hommage.

Divin Apollon , tu te sou-
viens du jour où je t'immolai
sous ce hêtre une génisse blan-
che pour la lyre d'or , cette
lyre harmonieuse & brillante ,
dont ta main me fit présent.
Dieu des vers , je promis alors
de composer un Hymne à ta
gloire. J'en pris l'Olympe & les
ondes du Styx à témoin. Je plan-
tai deux lauriers près de ce ro-
cher escarpé qu'une cascade
éternelle arrose d'une pluie ar-
gentée. Je suspendis mon haut-

bois aux branches de ce chêne antique , attestant les cieux que je n'en tirerois aucun son jusqu'au jour fortuné où je viendrois à ton temple t'offrir solennellement le tribut de mes Chants.

Depuis ce serment , douze hivers se sont écoulés ; douze fois les arbres se sont couronnés de verdure & de fruits , sans que ce vœu si saint ait été accompli. Le dirai-je , j'ai languï trop long-temps dans une indigne oïsveté. Dieu de Délos , & vous qui m'avez comblé de vos immortelles faveurs , Déeses de l'Hélicon , me par-

donnerez-vous l'oubli de mon ferment.

J'ai célébré seulement les fêtes bruyantes & insensées des Corybantes instituteurs de Jupiter. J'ai représenté l'ivresse pétulante & les fureurs des Prêtresses du vainqueur de l'Inde, les Bacchantes effrénées, la tête échelée, l'œil ardent, égaré, la bouche écumante & toute en feu, le thyrsé en main, frappant du pied la terre, se heurtant avec violence, courant çà & là dans les bois, sur les rochers & les montagnes, dont les concavités retentissent de leurs cris sauvages, & animant leurs

orgies turbulentes par le son des cymbales & par des hurlemens affreux.

Orphée, ô douleur toujours renaissante ! le fils du grand Apollon qui , par les accords ravissans de son luth , pénétra jusqu'au Ténare , qui suspendoit par la magie de ses sons le rapide cours des fleuves , qui attendrissoit les lions & les chênes du Rhodope ; Orphée , que la perte d'Eurydice rend insensible , devient la victime de la haine jalouse de ces Bacchantes cruelles. Irritées de sa tristesse profonde , & semblables à des tigresses en furie qui roulent en

grondant leur prunelle embrasée , elles s'élancent en foule sur lui , déchirent ses membres palpitans , & jettent sa tête sanglante dans l'Hebre épouvanté. Elle flotte , hélas ! au gré des vagues émues ; mais sa langue , que le froid de la mort commence à glacer , gémit encore le long du fleuve ; & jusqu'au dernier soupir on entendit sa voix mourante redire : Eurydice ! ah , ma chere Eurydice ! & les échos plaintifs répéter , Eurydice.

J'ai aussi chanté sur la flûte de Pan , l'aimable saison des fleurs , & les charmes du Printemps ; le bonheur inaltérable

des paisibles hameaux ; la vie tranquille & innocente des simples Bergers assis sur les rives du Pénée , ou cueillans des fleurs sur les bords heureux d'Aréthuse. J'ai peint encore les Dieux de la mer , Triton sonnant de sa trompe recourbée sur la plaine liquide , & jouant avec les Néréides au sein orageux d'Amphitrite.

D'autres fois j'ai crayonné d'un pinceau rustique le vieux compagnon de Bacchus , Silene , couronné d'une guirlande de pampre verd , entrelassé de chevre-feuille , de roses & de myrthe fleuri , entouré d'un essaim

folâtre de Faunes & de Satyres amoureux des bois solitaires & de la fraîcheur des grottes & des bocages; tantôt couché sur un lit de mousse & de feuillage verdoyant au fond d'un bosquet touffu, buvant dans des coupes ornées de lierre un vin pétillant & délicieux, le savourant avec volupté, & pressant avidement ses lèvres pour recueillir la sève & le parfum de cette liqueur enivrante; tantôt bégayant avec peine quelques chansons amoureuses, & dansant d'un pas pesant & mal assuré, au son des fifres, au bord des fontaines sacrées de l'Arcadie, à l'ombre de ses antiques forêts.

Impatient de former des sons plus hardis & plus dignes du Dieu puissant qui embrasoit mon ame, j'ai monté ma lyre sur un ton plus mâle, & j'ai chanté avec gloire celui qui d'un seul mouvement de son noir sourcil, ébranle l'Olympe & les Enfers, le grand Jupiter lançant d'une main enflammée son tonnerre sur les Titans, ces Fils impies de la terre, & les écrasant sous la chute de ces monts qu'ils avoient follement entassés pour assiéger jusques sur son trône le pere des Dieux & des hommes.

J'ai chanté le triomphe des Lapithes, vainqueurs des Cen-

taures ; le trépas des noirs Cyclopes foudroyés par Apollon dans les cavernes de l'Etna ; l'héroïsme & la valeur des fiers Nourriçons de Mars , les désolations de la guerre & les horreurs des combats.

Je ne t'ai pas oublié, vaillant Ajax, ni toi, infatigable Hercule qui purgeas l'Univers des brigands & des monstres qui le fouilloient. Je t'ai peint ici étouffant dans tes bras nerveux le Géant Anthée; là, d'un seul coup de ta massue énorme affommant l'effroyable Dragon qui gardoit les pommes d'or du jardin des Hespérides; aussi grand enfin,

aussi intrépide sur le mont Oëta
au milieu des flammes , que lorsque ,
victorieux des sept têtes
horribles de l'Hydre de Lerne ,
tu teignoies tes fleches de ce sang
envenimé. Superbe ennemi de
Troye , toi qui répandis des lar-
mes si ameres sur le tombeau
de Patrocle , j'ai chanté tes no-
bles exploits & tes fougueux
emportemens ; je t'ai peint pres-
sant de l'aiguillon tes courriers
couverts de sang & d'écume ,
& traînant rapidement autour
d'Illion , à travers d'épais tour-
billons de poussiere , le corps
déchiré du malheureux Hector.

Enfin , j'ai décrit le sombre

Empire des Morts , & ces régions ténébreuses & désolées où , semblables à ces feuilles qui dans l'automne se détachent en foule des arbres dépouillés & voltigent en l'air , les pâles Ombres & les Mânes plaintifs ne cessent d'errer & de gémir , sans espoir de repasser l'avare Achéron. O jour ! ô lumière ravissante ! ces Ombres infortunées ne te reverront jamais ! Spectacle enchanteur des cieux, beautés renaissantes de la Nature , qui parez le printemps , jamais elles ne vous contempleront : hélas ! tout est fini , les Cieux n'existent plus , & l'Univers entier est anéanti pour elles.

En vain elles cherchent à franchir les enfers , par - tout elles trouvent le Styx qui leur oppose neuf fois ses ondes brûlantes qu'il roule en cercle autour d'elles. Par - tout l'impitoyable Cerbere leur présente ses trois gueules aboyantes , d'où partent sans cesse des torrens de feux & de fumée. L'inexorable Destin les enchaîne dans l'éternelle nuit avec les misérables Danaïdes , & les replonge au fond du Tartare où le Phlégéon redouble à tout moment leur désespoir & leur épouvante , par les mugissemens profonds de ses effroyables ondes.

Maintenant les cent voix de la Renommée font entendre d'un pôle à l'autre les sons mélodieux de ma lyre ; le cours précipité des siècles ne fera qu'accroître la célébrité de mon nom. Je ne mourrai donc pas tout entier : plus durables que les Empires & les magnifiques palais des Rois , mes Chants vivront toujours ; l'Univers entier les répète , & en admire l'harmonie & la beauté.

O mon esprit ! si jamais tu fus animé d'un saint délire ; si jamais tu te sentis embrasé d'un enthousiasme bouillant , d'une ivresse divine ; si les suprêmes
Intelligences

Intelligences t'ont jamais révélé
leurs secrets merveilleux , parle
aujourd'hui leur langage immor-
tel ; suis hardiment la route
qu'elles te tracent, sans être in-
timidé par le sort tragique de
Phaéton qui , de la source des
éclairs , tomba dans les flots de
l'Eridan.

Vole aux régions du ton-
nerre : entraîné par le sublime
amour de la gloire , élance-toi
vers la voûte étincelante des
cieux ; pénètre jusqu'au palais
vermeil de l'Aurore ; élève-toi
sur les aîles rapides de la bril-
lante Poésie au - dessus de la
sphère limitée des foibles mor-

tels , & peins en traits de flamme le Dieu du jour.

Que les éclats de ma voix dominant aujourd'hui sur les flots de l'Océan frappé du trident de Neptune. O Nature ! ô Terre ! écoutez , ne troublez pas mes concerts. Et vous , Divinités des bois , faites silence , ou plutôt unissez vos sons enchanteurs aux accords de ma lyre , & secondez l'harmonie de mes Chants.

Grand Jupiter qui régnes sur les nuages , laisse reposer ton bruyant tonnerre ; assez il a grondé dans les airs , assez il a effrayé la terre : ne fillonne pas de tes foudres brûlans l'azur de

ce beau ciel. Laisse-moi jouir de la sérénité de ce jour charmant. Et toi, Dieu des Autans & des Tempêtes, ne trouble point de ton souffle désolant ce calme délicieux qui régné dans la nature. Apollon te défend d'interrompre, par tes mugissemens, les élancemens sacrés de mon ame.

Soutenez plutôt, Dieux puissans, soutenez cette ardeur qui m'embrase, cette fureur impétueuse qui me ravit hors de moi; excitez mon audace, redoublez ce délire vainqueur qui m'agite. Mon cœur s'enflamme, ma vue s'égare, je fré-

mis d'horreur. O Dieux ! quelle Puissance me secoue violemment, m'ébranle tout entier ? Un tourbillon de feux & d'éclairs m'enleve dans les airs : que tout l'Univers m'écoute. Lance sur moi tes flammes , Dieu de la lumière , c'est toi que je chante.

Téméraire ! comment osé-je m'élever jusqu'à lui ? Il confond déjà mes timides idées. Ebloui de l'éclat de ses premiers rayons, je ne le contemple qu'avec un regard respectueux ; je ne l'admire qu'avec une frayeur religieuse. Astre brillant, je ne vois que toi seul dans l'Univers , tu le remplis de ton immense splen-

deur. C'est ta chaleur féconde
 qui a fait sortir la terre du sein
 du chaos ; ses extrémités ne
 fixent point ta course , elle n'est
 pas assez vaste pour tes rayons.

Que je franchisse les mers
 orageuses avec la rapidité de
 l'oiseau de Jupiter ; plus prompt
 que l'Aquilon , que je me trans-
 porte dans les climats les plus
 lointains , sur des plages arides
 & inhabitées ; que je vole des
 portes de l'Occident à celles de
 l'Aurore , des sables brûlans du
 Midi aux rives glacées du Sep-
 tentrion ; que je pénètre jus-
 qu'aux dernières limites du Mon-
 de, tu m'as précédé par-tout, &

tu m'attends & m'éclaires à la fois dans toutes les parties de l'Univers.

Sublime image des Dieux ,
comme eux tu vois , tu connois
tous les peuples & toutes les
contrées de la terre. Pylos , où
régna le vieux Nestor , toujours
avide de raconter les glorieux
exploits de sa vie ; & la Col-
chide si renommée par l'expé-
dition des braves Argonautes ,
intrépides Héros qui , pour con-
quérir la toison d'or , osèrent les
premiers braver Neptune en
courroux , & s'élancer au milieu
des vastes abymes des mers sur
un frêle vaisseau. Tu vois d'un

même regard Athenes & Lacédémone , Corinthe & Mithylene , & l'orgueilleuse Tyr , & la superbe Babylone , & Thebes à cent portes , & les cent Villes de Crete , & les côteaux fortunés d'Amathonte , & les Bois de myrthes de Paphos. Tu nous vois tous du haut des airs , ainsi que les souverains arbitres de nos destinées. Que dis-je , Astre incomparable , me trompé-je Oh ! si j'étois dans l'erreur . . . si tu étois toi-même le premier & le plus grand des Dieux Parle , & soudain je me prosternerai devant toi , & je t'adore.

Insensé ! qu'ai-je dit ? J'en-
B iv

tends sa voix , je l'entends ,
elle frappe tous mes sens : il
me crie dans son langage qu'il
n'est point un Dieu . . . Tu n'es
pas un Dieu , ô Pere du jour !
Tu es donc le plus superbe ou-
vrage des Dieux ? Jamais ils
n'ont créé rien de plus beau ,
rien de plus digne des louan-
ges des mortels.

Tu le contemples cet Astre
éclatant , & tu frémis , fier Mo-
narque des airs , oiseau superbe,
dont le vol hardi est aussi prompt
que l'aîle des Autans & les fle-
ches de Jupiter ; toi qui , dans
l'excès de ton orgueil , regardes
avec dédain l'homme même ,

tu le contemples avec étonnement , & pour le considérer de plus près , tu t'élances du fond des vallons sur les rochers du mont Pélion. Je te vois porter sur tes aîles rapides tes jeunes aiglons , les agiter avec violence , & les balancer long-temps dans le vague des airs : tu les présentes au Soleil ; est-ce donc pour éprouver s'ils sont dignes de toi ? ou plutôt n'est-ce pas pour leur apprendre que cet Astre magnifique est le seul objet qui mérite d'arrêter leurs regards audacieux ?

Tel qu'un fleuve profond & majestueux , dont les eaux cou-

lent toujours avec la même abondance , ou tel qu'un volcan intarissable qui ne cesse de faire jaillir de son sein des sources de feu , & de vomir des torrens de flammes ; abyme infini de lumiere , tu la répands , tu la prodigues depuis la naissance des siècles sans jamais l'épuiser.

Tu ne te consumes pas toi-même , tu ne vieillis pas comme tout ce qui respire ; tu ne tombes pas insensiblement en poussiere comme le corps fragile de l'homme. Mille fois tu as vu la terre se renouveler , ses habitans changer de maîtres , de loix,

de mœurs & de langage : tu as vu mille fois les Nations se diviser & se détruire ; des Cités superbes & opulentes sortir du sein des déserts , & s'y ensevelir ; des Empires se former , s'agrandir , devenir formidables , décroître & s'éteindre , ou renaître pour périr encore ; les Rois se combattre , se détrôner les uns les autres ; les Peuples , tantôt foibles ruisseaux , tantôt fleuves débordés , inonder , ravager la surface de la terre ; tous enfin , Peuples & Rois , après un peu de bruit , tomber & disparaître dans l'abyme du temps toujours ouvert pour les engloutir.

Tu n'éclaires donc plus que les restes de ces antiques Empires & les débris de leurs vaines grandeurs. Le Monde entier n'est plus à tes regards qu'un vaste tombeau , où les cendres de ces générations innombrables de Peuples & de Souverains sont entassées & confondues , sans que la main qui les remue puisse distinguer ce qui a été , ni en retrouver aucun vestige. Tandis que toi seul , ô Soleil ! ô flambeau de l'Univers ! toi seul , témoin de ces grands spectacles , & immuable au milieu de toutes ces révolutions , existes par toi-même. Tu poursuis ta carrière & triom-

phes au plus haut des cieux des outrages du temps. Ce temps , toujours enchaîné à ton char , ne peut étendre sur toi ses ravages. Tu parcours depuis le commencement l'immense étendue des airs avec la même rapidité , & tu roules ton globe resplendissant au milieu du torrent des âges , sans qu'ils puissent ni t'affoiblir , ni t'arrêter.

Ton éclat , au contraire , semble renaître & croître avec une nouvelle vigueur. La fin de ta course paroît plus brillante encore que son commencement. Ton char , en se plongeant dans l'onde , laisse après lui dans les

nues de longues traces de lumière qui se prolongent jusqu'au regne des ténèbres A ton coucher le ciel se nuance de mille traits de pourpre , d'or , d'azur & d'argent ; tu n'abandonnes l'horison qu'après l'avoir inondé d'un déluge de feux que tu vas prodiguer à d'autres Mondes ; & la source de tes rayons qui enfantent le jour , & vivifient les astres de la nuit , ne tarit jamais.

Marais fangeux , lacs impurs , repaires de mille horribles reptiles , images des cœurs infectés du venin des passions , vous ne les fouillez point par vos

exhalais, ces rayons si purs :
s'ils vous éclairent , c'est sans
se corrompre , & sans rien per-
dre de leur éclatante beauté.

Ornement sacré des cieux , je
te salue encore ; reçois jusqu'à
la fin des jours & des temps les
hommages multipliés des êtres
sans nombre qui peuplent l'éten-
due de l'Univers. Brille pendant
l'espace infini des siècles avec la
même splendeur ; éclaire éter-
nellement la terre , la mer & les
cieux , & ne rentre jamais dans
les gouffres du chaos.

Astre merveilleux , ame du
Monde , sois immortel comme
les Dieux. Tu es leur céleste

66 *HYMNE AU SOLEIL.*

image ; leur essence & leur gloire se peignent en caractères de feu dans l'éclat de ton globe éblouissant. Chacun de tes rayons est une preuve victorieuse de l'existence de la Divinité , une vive étincelle de sa suprême grandeur , & le triomphe continuel de sa puissance. Sans toi les mortels auroient toujours ignoré qu'il y eût des Dieux.

Honneurs pleins de magnificence , louanges sublimes , hommages profonds de tous les esprits & de tous les cœurs , soient à jamais rendus aux grands Dieux créateurs du Soleil.



HYMNE



H Y M N E

A U S O L E I L.

CHANT SECOND.

QUAND le Génie puissant
de l'Univers voulut donner la
naissance à tout ce qui existe ;
quand il brisa de sa main sou-
veraine les voûtes immenses du
chaos & de la nuit, & que le
jour eut percé de ses rayons
ces cavernes profondes où cent
chaînes de fer le tenoient cap-

C

tif ; Soleil , quand tu te mon-
tras pour la premiere fois dans
les pleines des cieux , brillant
de toute ta splendeur , les Dieux
eux-mêmes , les Dieux étonnés
& ravis de ta beauté , sortirent
en foule de l'Olympe pour te
contempler. Pluton & Proser-
pine abandonnent les sombres
bords de l'Achéron pour te voir.
Neptune s'élève des noirs aby-
mes de l'onde , monte précipi-
tamment sur son char , & , suivi
de tous les Dieux de la mer ,
& des monstres innombrables
qu'elle nourrit dans ses entrailles ,
vient du fond de ses gouffres
t'admirer , avec le ciel & la
terre.

A peine , ô Soleil ! l'Aurore étincelante ouvre les portes enflammées de l'Orient , que , tel qu'un superbe conquérant , impatient de se signaler par de nouveaux triomphes , tu détaches ton cercle éclatant de la voûte céleste , tu pars foudain & t'éleves avec magnificence sur le Monde entier , tu déploies avec pompe tes feux ardents & les lances rapidement dans les vastes champs de l'air pour éclairer au même instant toutes les parties du globe. Déjà tout s'embrase ; les étoiles pâlisent & s'effacent ; la nuit épouvantée s'envole ; poursuivie par l'éclat du jour , elle se précipite

dans les abymes de l'Océan, & enveloppe dans ses sombres voiles le Dieu du sommeil & du silence. Les songes légers fuient devant son char de rubis & de diamans, & s'écoulent au sein des ombres.

Tu dores le sommet fourcilleux des hautes montagnes, & la cime majestueuse des pins & des chênes altiers voisins de la foudre. Tu luis dans les vallées les plus profondes. Frappé de ta vive splendeur, tout l'Univers se réveille; mille oiseaux voltigent sur les rameaux des tendres arbrustes dont ils secouent la rosée, & se réunissent

en essaim pour célébrer ton éclat
dans leurs chants mélodieux.

Au bruit de ces concerts char-
mans , le Roi de la Nature ,
l'homme , élève son front au-
guste , ce front impérieux fait
pour contempler les cieux &
commander à tous les êtres. Il
s'éveille dans l'allégresse , &
sort de sa couche pour admirer
ton lever brillant & jouir de
tes bienfaits.

Ainsi le tonnerre , dont les
coups redoublés secouoient pen-
dant la nuit les fondemens de la
terre ; ces foudres épouvanta-
bles qu'on entendoit la veille ,
tantôt parcourir en longs mu-

giffemens cette vaste chaîne de montagnes , tantôt retentir en rapides éclats dans ces sombres vallons qu'elles environnent , ne grondent plus dans les airs. Jamais le ciel ne fut si serein , & jamais la nature ne parut plus belle.

Ah ! qu'il est doux , au matin d'un beau jour , de cueillir dans ces prairies ces fleurs que le Soleil y fait naître ! Qu'il est doux de respirer cet air embau-mé des parfums les plus purs , & de jeter les yeux sur ce tapis dont le verd tendre & naissant réjouit la vue. Paissible ruisseau , je vais suivre le cours de

ton onde tranquille qui serpente
 & coule mollement le long de
 ces plaines riantes , sur lesquelles
 tu répands la fraîcheur & la fé-
 condité. Promenades délicieu-
 ses , dans quel calme flatteur
 vous me jetez !

Ici , penché sur ce bassin lim-
 pide , je contemple les jeux des
 jeunes habitans de l'onde. Exci-
 tés par la chaleur de l'air , ils
 nagent , plongent , se croisent
 à l'envi , & glissent cent fois les
 uns sur les autres , sans altérer
 jamais la pureté de ses eaux. Là
 j'entends avec transport une
 foule d'oiseaux qui chantent le
 retour du Printemps sur les

branches de ce peuplier solitaire qui ombrage ces bords heureux. Le rossignol jaloux enfle son gosier si flexible , & fait entendre l'harmonie de ses roulemens. Ses rivaux confondus se taisent ; ils semblent suspendre leurs chants pour écouter en silence les accens mélodieux du Dieu de la musique champêtre , & ses sons variés , prolongés & cadencés avec tant d'éclat.

Habitans enchanteurs de ces aimables lieux , qui charmez par vos concerts les ames pures , & adoucissez les peines de cette vie passagere , hélas ! vos chants,
vos

vos plaisirs vont bientôt finir. Déjà l'Oïseleur impitoyable s'avance d'un pas lent, & parcourt d'un œil furtif ce buisson épineux, ces branches hospitalières qui, dans l'épaisseur de leur feuillage, sembloient vous offrir un asyle impénétrable. Insensible à vos alarmes, il glisse déjà ses doigts inhumains dans votre nid, &, ravissant d'une main meurtrière cette famille naissante, ces petits, foibles & tremblans, qu'à peine un léger duvet commence à couvrir, emporte malgré vos cris plaintifs le fruit de vos tendres amours.

Ainsi les cieux, témoins de
D,

vosre bonheur , les sombres forêts , le rivage fortuné , qui résonnent maintenant de sons si doux , bientôt , hélas ! n'apprendront que vos malheurs ; écho , que vous entretenez nuit & jour , n'entendra bientôt que vos cris lamentables , & ne redira plus aux montagnes que vos gémissemens & vos douleurs.

L'hameçon perfide a déjà percé le sein de l'onde. Docile à la main qui le guide , il circule lentement à travers des flots de crystal : Fuyez , poissons infortunés , fuyez ! Aveugles , vous poursuivez à l'envi cet appât trompeur , vous vous le

disputez : il a déjà disparu , & déjà je vous vois fuivre , en vous débattant , la main du pêcheur avide qui vous tire avec transport sur le rivage , & vous contemple palpitant au bout de sa ligne tremblante qu'il tient suspendue en l'air. Il vous enleve de cette onde nourriciere où vous êtes nés , & que vous ne reverrez jamais.

Hôtes de nos bocages , & vous , peuples de l'onde , le plus redoutable ennemi que vous ayez dans toute la nature , est donc l'homme ; il n'est donc point d'élément qui vous mette à l'abri de ses pièges & de sa

cruauté. Le barbare ! Eh ! s'il veut verser du sang , s'il en est si prodigue & si infatiable , s'il ne veut exercer dans l'Univers d'autre empire que celui de la mort , qu'il aille dans les déserts , au fond des plus épaisses forêts , qu'il s'enfonce dans les rochers caverneux , & qu'il tire de leurs antres profonds , de leurs repaires effrayans , les serpens , les léopards , les ours , & les divers monstres qui sont ses seuls ennemis. Là , qu'il combatte ces reptiles impurs , ces terribles animaux , moins féroces peut-être & moins sanguinaires que lui : qu'il les égorge ; qu'il arrose la terre de leur sang ;

qu'il se repaîsse à son gré de ce sang venimeux , & qu'il laisse du moins les timides habitans de l'air & des eaux , tranquilles dans les divers élémens que la Nature ne leur a assignés que pour les dérober à ses fureurs.

Mais qu'entends - je ? quels cris lugubres , quels accens douloureux viennent répandre dans mon ame émue la terreur & la pitié ! Le clairon de la guerre a retenti ; la terre s'ébranle , elle est tout en feu ; ce n'est plus qu'un champ de bataille & de carnage. Quel spectacle d'horreur ! Je vois par - tout les hommes en fureur , excités par

la cruelle Néméfis , s'armer contre des hommes. Le fer étincele , & des fleuves de sang coulent d'une extrémité de l'Univers à l'autre.

O hommes forcenés ! quelle fièvre ardente vous agite ? quel monstre infernal s'empare de vous ? quelle implacable Euménide arrache de sa tête ces effroyables serpens dont la langue distille le venin , & darde de longs traits de feu ! Pour les irriter encore , elle les secoue dans sa main , & les lance dans vos cœurs. Malheureux , arrêtez ; ouvrez donc les yeux que l'ivresse de la haine & le ban-

deau de la vengeance ont aveuglés. Voyez , & frémissez. Ces hommes que vous voulez immoler , & dont vous brûlez de répandre le sang , ces hommes sont vos freres. Insensés ! n'êtes-vous donc sur la terre que pour vous détruire , & n'existez-vous que pour vous poignarder ? La vie que les Dieux suprêmes vous ont donnée , cette vie est-elle trop longue ? ou craignez-vous que le ciseau des Parques ne tombe de leurs mains homicides , & ne coupe trop tard le fil de vos jours ?

Sacrilege fain des richesses ,
voilà tes attentats ! C'est toi ,
D i v

fatale ambition , ah ! c'est toi
qui divises ainsi les misérables
mortels , qui souffles dans leur
ame le feu de la guerre , qui les
agites & les tourmentes comme
s'ils tournoient sous le fouet
vengeur des Furies.

O toi , qui jadis reculas d'épou-
vante , & te couvris de profon-
des ténèbres pour ne pas voir
l'exécrable festin de Thieste &
d'Atrée ! Soleil , refuse ton flam-
beau à tant d'horreurs ; n'éclaire
que des Rois humains & géné-
reux , assez instruits pour sentir
que leur intérêt commun est de
s'aimer , assez religieux pour re-
garder la guerre comme le signe

le plus terrible de la colere des Dieux , & le fléau le plus funeste qui puisse désoler la terre. Non , la guerre n'appartient qu'aux tigres & aux lions. Malheur au mortel impie qui , possédé de la soif sanguinaire des conquêtes , ouvrira les portes du temple de la guerre , réveillera la discorde assoupie au milieu des serpens qui l'environnent , allumera son flambeau , & crierà , aux armes !

Les vrais Héros égorgent-ils donc les hommes , & mettent-ils leur gloire à ravager l'Univers ? Non. Ceux-là seulement sont protégés des Dieux , &

précieux à la postérité , qui vraiment peres de leurs Sujets , n'aspirent à d'autre grandeur qu'à celle de les éclairer & de les rendre heureux.

O qu'un Monarque pacifique & sans faste est au-dessus de ces conquérans usurpateurs , dont les lauriers , toujours dégouttant de sang , attestent la cruauté barbare ! Autant on chérit l'Empire , & les jours d'un si bon Prince , autant on abhorre l'ambition & la folie atroce d'un triomphateur inhumain , qui du haut de son char ne commande que le meurtre & ne respire que le carnage. Aimable paix ,

A U S O L E I L. 85

enchaine , pour la félicité des peuples , les cœurs de tous les Souverains du monde ; & que le Dieu de la guerre n'éteigne jamais l'encens qu'ils brûleront sur tes Autels.

Les Rois ne font sur la terre que pour honorer les Dieux , & faire le bonheur des humains. Ils ne font plus les fils du grand Jupiter , dès qu'ils cessent de le représenter par leurs bienfaits. Aimer nos semblables , leur faire du bien , voilà l'éternel devoir , & des hommes & des Rois. Ah ! qu'un tel devoir est doux ! qu'il est consolant , & que le desir d'une célébrité si estima-

86 *HYMNE AU SOLEIL.*

ble est digne d'un grand cœur !
Plus durable mille fois que le
marbre & l'airain , cette gloire
est la seule qui puisse flatter une
ame sublime remplie de la crain-
te des Dieux.

Mais toi , que les sons meur-
triers de la trompête guerriere
glacent de frayeur ; toi qui pré-
feres une simple couronne de
lierre aux lauriers sanglans de
Bellone & de Mars , reprends ,
ô ma-Muse ! tes chalumeaux
champêtres , & prépare toi à
moduler de nouveaux airs à la
louange de l'Astre éclatant des
cieux.





H Y M N E

A U S O L E I L.

CHANT TROISIÈME.

L'HIVER s'est enfin retiré dans ses grottes profondes. Les vents impétueux ne mugissent plus , & sont enchaînés dans leurs antres souterrains. Les Aquilons ne désolent plus les campagnes , & ne soufflent plus avec violence dans les airs obscurcis des flocons de neige & de

glace. Les tristes Hyades n'épanchent plus dans les vergers de Pomone leur urne intarissable.

Tout renaît ; déjà les fontaines ont repris leur cours paisible , les pluies orageuses n'en corrompent plus la pureté. Déjà les fleurs percent la terre ; leurs boutons s'élèvent sur leurs tendres tiges ; ils grossissent & entr'ouvrent leur calice odorant. Les arbres dépouillés de leurs feuilles jaunissantes , se parent d'une verdure nouvelle ; leurs branches épaisses commencent à présenter aux voyageurs de l'ombre & du frais.

Les troupeaux bondissent sur

l'herbe naissante ; les Bergers ,
 qui s'attroupoient derriere un
 rocher pour faire brûler un tronc
 antique , afin de ranimer leurs
 sens engourdis par le froid , fo-
 lâtrent maintenant dans les plai-
 nes , & préparent leurs concerts
 champêtres. O Soleil ! c'est ta
 vue qui les enchante & leur inf-
 pire les plus doux sentimens ;
 c'est elle qui fait briller dans
 leurs yeux la candeur & la joie
 naïve de leur ame.

Disparoissez devant le flam-
 beau des cieux , sombres brouil-
 lards , vapeurs sinistres , noirs
 frimats qui plongez l'Univers
 dans un léthargique silence ;

qu'un feul de fes rayons vous
faſſe évanouir.

Tes regards , Aſtre magnifi-
que , tes regards vainqueurs
chaffent les nuages. Tu t'éleves
rapidement du gouffre des on-
des en gerbe de feu ; tu fends
les airs & déchires dans ta courſe
lumineuſe ces voiles ténébreux
qui couvrent toute la terre. O
prodige ! tu la fais ſortir de ſon
deuil , & l'arraches du ſommeil
lugubre où elle eſt enſevelie :
elle ſourit à ton aſpect ; elle
treſſaille & renaît cent fois dans
l'ardeur de tes embrasſemens ;
tu la rajeunis , & l'embellis de
toutes les graces du printemps ;
tu

tu la fécondes , & répands dans
 son fein l'esprit des fleurs & le
 germe des fruits : tes feux vivi-
 fians pénètrent jusques dans ses
 entrailles ; ils y forment l'or le
 plus pur , & ces pierreries où
 brillent tes flammes étincelantes,
 & ces superbes diamans qui rele-
 vent la majesté du front des Rois.

Je t'entends invoquer cet
 Astre bienfaissant , heureux
 vieillard , toi qu'une vie de
 près d'un siècle , une vie aussi
 pure que les plus clairs ruis-
 seaux , rend vénérable à tous
 les mortels : je t'entends ; tu l'in-
 voques , & le bénis avec trans-
 port , quand , sur la fin d'un

beau jour , tu reviens à pas
tardifs des champs éloignés ,
long - temps cultivés par tes
mains , suivant , avec des yeux
attendris , les enfans de tes fils.

Les uns , chargés des trésors
de Pomone , te prennent les
mains en fouriant , & les rem-
plissent de fruits ; ils te mon-
trent du doigt un nid d'oiseau
qu'ils ont découvert dans ce
buisson épais , & que , pour les
contenter , tu feins de voir d'un
air satisfait. Les autres condui-
sent devant toi tes nombreux
troupeaux qui descendent en
bêlant de cette colline ver-
doyante ; ils t'invitent à caresser

leur chien courageux qui vient de sauver leur mouton le plus beau , en l'arrachant avec ardeur d'entre les dents meurtrieres d'un loup affamé.

Ceux-ci comptent de l'œil de jeunes agneaux , & se réjouissent de les ramener aubercail , sans en avoir égaré un seul ; ceux-là , montés sur un âne qu'ils pressent inutilement , & dont l'aiguillon ne peut accélérer la marche paisible , essayent les chalumeaux qu'ils ont taillés eux-mêmes , & chantent des airs rustiques qu'ils se plaisent à faire redire cent fois aux échos des vallons.

Dieux immortels , vous récompensez ainsi la simple vertu ! Les ombres fortunées des Champs Elysées ne jouissent pas d'une félicité plus pure , ni de délices plus parfaites. O respectable vieillard ! tu as vu déjà quatre-vingt-dix moissons , & ta vie a été un printemps continuél. La source du bonheur est dans ton cœur , & ce bonheur est le prix de l'innocence.

Héros de l'humanité , tu approches enfin de ta cabane que tu voyois fumer de loin à travers ces tilleuls & ces figuiers qui en dérobent une partie aux yeux. Là , un repas frugal t'at-

tend : va t'asseoir au milieu de ta famille , & partager avec elle ce pain frais , ces fruits , ce lait que des mains pures ont préparé : va renouveler tes forces dans les bras d'un sommeil tranquille , & ranimer cette vigueur que ni les glaces de l'âge , ni le bras d'airain de la pesante vieillesse n'ont pu énerver. Déjà tes paupieres se ferment , tes mains tombent de lassitude , ta tête chancelle & s'appesantit insensiblement ; tu t'endors dans la paix jusqu'à ce que le lever de l'Astre du jour te rappelle à tes travaux.

Quels desirs , quels vœux

peux-tu former ? Tes champs sont couverts de moissons dorées ; tes vignes , couronnées de pampres & de raisins ; tes arbres , chargés de fruits ; tes troupeaux , nombreux & féconds ; la verdure riante de tes prés , ces fontaines pures qui les arrosent & ne tarissent jamais , tout favorise , tout prévient tes souhaits.

Entends le murmure de ce ruisseau ; vois-le réfléchir , dans l'azur de ses flots limpides , l'éclat des astres reproduits & multipliés sur la surface tremblante de ses eaux ; entends le chant de ces rossignols qui expriment

avec tant de douceur & d'harmonie leurs innocentes amours , ces zéphyrs qui soupirent dans les rameaux de ce vieux chêne , & les agitent mollement.

Vois ces légions d'étoiles qu'aucun nuage n'obscurcit , la Lune qui roule paisiblement son char d'argent dans un ciel pur & brillant : vois comme la douce rosée mouille ces coudriers ; comme elle blanchit ces vastes prairies ; comme elle luit de l'éclat des plus vives couleurs , en tombant sur ce gazon & sur les fleurs dont cette plaine est émaillée ; comme elle seme de perles étince-

lantes le trefle & le serpolet,
la marjolaine & l'amaranthe.

Vois ces Faunes qui sortent
de leurs grottes , ces Satyres
qui s'élancent du creux de ces
vieux érables , autour desquels
le lierre s'élève en serpentant ;
vois ces Nymphes timides se
poursuivre légèrement à travers
l'épaisseur de ces sombres forêts
où elles s'enfoncent & se ca-
chent les unes des autres de ma-
nière à être vues ; vois-les , se
tenant par la main , folâtrer sur
le gazon qui plie à peine sous
leurs pas , & danser ensemble
au son de la flûte sous ces peu-
pliers , dont l'ombrage s'étend
au

au loin. Heureux mortel , tout te promet le lendemain que tu desires ! Les Dieux eux-mêmes se plaisent à combler tes vœux. Déjà le crépuscule paroît , & le Soleil va se lever plus éclatant que jamais.

C'est ainsi que dans mes Chants inspirés par la nature, je célébrois à la fois la munificence du grand Astre de l'Univers , & le bonheur de la vie champêtre ; je commençois à peine mon neuvième lustre , quand tout-à-coup la mort , s'élançant de l'abyme de l'Erebe , m'apparut pâle , hideuse , terrible ;

F



& levant sur moi sa faux homicide.

Hélas ! au sein des douleurs , à la vue de la tombe affreuse , inaccessible à la douce espérance , & presque au moment de fermer pour toujours mes yeux à la lumière , ce n'étoit point vous qui faisiez couler mes larmes , chimères de la fortune , fantômes de gloire & d'orgueil , aussi vains que les foibles mortels qui courent après vous ; grandeurs décevantes & plus passagères que l'ombre , ah ! ce n'étoit ni votre amour , ni l'espoir de vous posséder un jour ,

qui causoient mes soupirs.

Soleil , qui éclaires le monde
de feux si brillans & si purs ;
spectacle touchant de la campa-
gne , qui m'avez toujours ravis ;
feuillage naissant que j'ai tant
aimé ; rochers fourcilleux , qui
bravez les tempêtes & les
mers mugissantes ; montagnes
caverneuses , asyles antiques
des filles de la nuit ; sombres
forêts qui remplissez mon ame
mélancolique d'une horreur re-
ligieuse ; vastes allées où re-
pose le Dieu du silence ; ber-
ceau de jasmins & de rosiers ,
où j'allois m'asseoir un livre à
la main ; fertiles vallons que

je parcours avec une volupté toujours nouvelle , & qui empruntez de l'Astre que je chante, votre éclat le plus doux ; objets de mes tendres regrets , hélas ! en mourant , mes yeux ne se tournoient que vers vous.

Je disois au Pere de la lumiere : ô toi , que je n'ai jamais contemplé qu'avec un saisissement profond , flambeau de l'Univers , astre créateur , bientôt je ne te verrai plus : coteau charmant que baigne le Loiret paisible , Olivet ! séjour digne des Dieux même , si mieux connu de nos Rois , ils eussent

embellis tes beautés naturelles de quelques - uns de ces grands miracles de l'art prodigués dans leur triste Palais de Versailles , ô le plus beau lieu de la terre , dans peu je ne te verrai plus. Solitude aimable , où le Philosophe goûte en paix les fruits de la sagesse , & les plaisirs de la raison ; retraites délicieuses , où si souvent l'amitié consola mon cœur , recevez mes adieux.

Et toi , Loire magnifique , qui roules majestueusement tes ondes bienfaisantes sous un ciel toujours serein , je n'irai plus sur tes bords enchantés ,

oubliant les malheureux humains & les soins de cette vie , admirer ces riches tableaux , ces payfages gracieux que le miroir de tes eaux reproduit & perpétue le long de ton cours. Pour la dernière fois , hélas ! j'ai vu ces rives fécondes embaumées au Printemps par les fleurs , & bordées de vignobles heureux , qui rendent au loin l'horifon plus riant & plus doux.

Je le disois , les yeux baignés de pleurs & respirant à peine , lorsqu'un Esprit consolateur , (c'étoit un Dieu fans doute) descendant des célestes ré-

gions , s'approcha de ma couche funebre , & me fit entendre ces paroles qui feront toujours présentes à ma mémoire.

» Amant de la Nature , me dit-il , fors des ombres du trépas , leve - toi , marche , vole auprès de cette Source merveilleuse , qu'un jour Neptune , d'un coup de son trident , fit jaillir à gros bouillons des entrailles de la terre , & dont l'onde pure & azurée forma soudain ce canal superbe , qui coule entre deux tapis de gazons le long de ce côteau fortuné ; là , monte de nou-

106 *HYMNE AU SOLEIL.*

veau ta lyre , invoque le Génie protecteur de ces rives fleuries , & chante encore le Soleil & la vertu. „





H Y M N E

A U S O L E I L.

CHANT QUATRIÈME.

ARRÊTE , Pere du jour ,
arrête ton char lumineux au
milieu de ta carrière. Tandis
que les Bergers , fatigués des
cris aigus & bruyans de la
cigale , reposent à l'ombre des
frênes auprès de leurs trou-
peaux endormis sur l'herbe ; tan-
dis que la chaleur frémit ar-

demment dans les airs , & tombe
sur les campagnes arides , sus-
pens ton cours glorieux , & du
haut de cette voûte embrasée ,
où tu triomphes de l'Univers
entier , considère ta beauté ma-
jestueuse. Dans l'impossibilité
de te peindre , je t'offre à toi-
même en spectacle.

Contemple - toi , Roi des
Cieux , promene tes regards
enflammés sur cette plaine im-
mense ; parcours toutes les ré-
gions , les climats de l'Aurore
& ceux du Couchant ; parle à
la Nature ; interroge tous les
élémens , & vois s'il est des
objets qu'on puisse te compa-

rer : dis-nous si tu as trouvé ,
si tu connois , s'il existe quelque
chose de plus admirable & de
plus parfait que toi.

Campagnes fécondes , qui
formez le vaste Empire de Cé-
rès , quand le Laboureur actif
dirige sa charrue , & pique de
l'aiguillon deux jeunes taureaux
nouvellement domptés qui ré-
sistent encore au joug , & pré-
sentent fièrement leurs cornes
menaçantes ; quand , courbé
sur le soc , il le presse pour dé-
chirer le sein de la terre avec
plus de profondeur ; quand il
ensemence ses champs sous une
Constellation bienfaisante , quel

Astre propice en échauffe les
fillons , & y fait germer ce
grain précieux qu'une main gé-
nereuse vient d'y répandre ;
qui mûrit enfin , qui dore ces
moissons dont vous vous cou-
vrez tous les ans ?

Répondez , brillantes fleurs ,
répondez : qui vous a donné cet
émail , cet éclat ravissant ? qui
vous a coloriées ? qui vous a
nuancées avec tant d'art & de
variété ? Amour du Soleil & du
Printemps , fille des Zéphyr ,
aimable reine de nos jardins ,
Rose charmante , qui t'a donné
cette odeur suave qu'on respire
avec délices ?

A U S O L E I L. III

Et vous , tendres Violettes ,
qui vous prodigue ce parfum si
pur que votre sein exhale ? Et
vous , fruits exquis , dites qui
vous donne ce goût , cette
saveur , cette substance céleste ,
qui égale en excellence le nectar
& l'ambroisie , alimens délecta-
bles des divins habitans de
l'Olympe ? N'est - ce pas le
Soleil ? Fleurs du Printemps ,
trésors de l'Eté , doux fruits de
l'Automne , vous êtes tous ses
ouvrages , & les présens magni-
fiques dont cet Astre vivifiant
enrichit la terre.

Coupables mortels , cœurs
profanes , ames de boue , &

toujours fouillées par le crime ;
le Soleil vous abhorre ; vos
forfaits le font pâlir & reculer
d'épouvante : n'élevez jamais
vers lui vos regards sacrileges.
Les ennemis du grand Jupiter
ne méritent pas de jouir de
la vue de ce bel Astre , & les
impies ne font pas dignes de
l'admirer.

Voyez cet orage qui se pré-
pare avec un bruit affreux aux
extrêmités de l'horifon ; ces
tourbillons qui s'élevent au loin
dans la plaine , & font voltiger,
en tournoyant , un amas de
feuilles defféchées , de chaume
aride , & de pouffiere ; ces timi-

des oifeaux qui fuient le danger ,
 & volent d'une aîle incertaine
 pour découvrir un abri dont l'im-
 pétuosité des vents semble les
 éloigner ; ces enfans qui , tous
 tremblans , accourent fous ce
 noyer , & fe cachent dans
 l'épaiffeur de ce buiffon ; ce
 vieillard qui , affailli par la pluie
 & la grêle , s'efforce de hâter
 fa marche languiffante pour ga-
 gner fa chaumiere ; ces Ber-
 geres confternées qui pouffent
 des cris perçans , & ramènent
 à pas précipités leurs brebis au
 hameau.

Voyez ces vaftes torrens tom-
 ber avec fracas du haut de ces

monts sur ces rochers escarpés ;
& ravager les campagnes ; ces
pâles lueurs qui fillonnent la
voûte des cieux ; ces feux passa-
gers se succéder , se détruire ra-
pidement ; ces nuées sombres
s'entre-choquer , se déchirer , &
remplir toute la terre des éclairs
qui jaillissent de leurs flancs
entr'ouverts ; ce nuage horrible
qui , au déclin d'un jour brû-
lant , étend ses aîles funebres de
l'Orient à l'Occident , & que
l'Aquilon , en frémissant , pro-
mene dans les airs épouvantés :
impies ! quel terrible spectacle
pour vous !

Entendez - vous ce tonnerre
qui

qui gronde sourdement entre ces arbres touffus , & qui confond bientôt ses éclats redoublés avec les sifflemens aigus de leurs branches agitées ? Le souffle impétueux des ouragans qui se mêle aux mugiffemens des mers , la voix sonore des tempêtes qui bouleversent le ciel & la terre ; c'est ma voix , dit le Soleil , ce sont mes cris : le germe des éclairs se forme dans mes flancs embrasés ; c'est moi qui allume le feu de la foudre , & je l'envoie dévorer les lâches ennemis du ciel , venger la vertu , & purger la terre des monstres exécrables qui méprisent les

Dieux & blasphément leur nom
sacré.

Mais vous qui êtes aimés de
ces mêmes Dieux , vous qui les
craignez & leur immolez des
victimes agréables , jouissez
de leurs bienfaits ; jouissez de
l'éclat brillant d'un beau jour ,
le ciel l'a fait pour vous. La
nature n'a produit ce tilleul
que pour vous couvrir de son
ombre flottante , & vous ga-
rantir de l'ardeur du midi ;
le fruit délicieux de cet arbre
ne mûrit que pour vous ; les
ondes de ces fontaines ne cou-
lent sur ce sable d'or , que
pour tempérer votre soif , &

rafraîchir l'air que vous respirez.

C'est pour le charme de vos yeux que ce vallon immense est semé de mille fleurs ; ces roses ne s'épanouissent que pour vous ; ces oiseaux ne forment des concerts si harmonieux que pour vous enchanter ; cette grotte n'a été creusée dans ces rochers que pour vous offrir un asyle contre l'orage.

Ce ruisseau d'eau vive ne serpente dans cette plaine avec tant de lenteur , & ne semble remonter vers sa source , que pour plonger votre ame dans de douces rêveries : jouissez

du spectacle magnifique de ce
payfage enchanteur : la nature
ne l'embellit que pour vous ;
jouissez enfin de la clarté des
cieux , des rayons du Soleil : il
ne brille que pour faire le bon-
heur de la vertu.

Vous qui êtes fon image , &
qui représentez aux yeux des
foibles mortels la fageffe des
Dieux , augufte Vieillard , qui
toujours portez fur le front la
paix & la férérité de votre ame ,
ô mon pere ! que ne puis-je , pour
l'honneur de l'humanité , con-
facer à tous les fiécles le souve-
nir de vos sublimes fentimens ,
& celui de ma tendrefse ! Hélas !

loin de moi vous achevez votre
carrière , vous touchez à votre
dix-huitième lustre ! O ! quand
jouirai-je de vos doux embrasse-
mens ? quand pourrai-je vous
serrer dans mes bras , & presser
dans mes mains ces mains véné-
rables qui ont servi la Patrie
avec tant de gloire ?

O Soleil ! si mes Chants sont
dignes de toi , si je t'ai peint
avec des couleurs non vul-
gaires , exauce ce vœu de la
piété filiale ; Dieu de la lumière ,
précipite ta course pour hâter
l'instant si souhaité où je pourrai
revoir encore l'Auteur de mes
jours. Oh ! combien je soupire

après ce moment le plus consolant , hélas ! & le plus délicieux de ma vie ! Dieux , veillez du haut de l'Olympe sur des jours si précieux ; prolongez une vie si pure & si digne de vous ; conservez-moi un si bon Pere ; que je puisse le voir encore une fois , épancher encore mon cœur dans le sien ! Non il n'est point sous le Soleil un mortel plus vertueux , ni une ame plus belle.

Hélas ! si les Sages , avec qui je passe une vie si tranquille , honorent un jour de leurs larmes mon convoi funebre ; si ma mémoire leur est chere ; si ,

après avoir rendu à la poussière
 ma dépouille mortelle , ils gra-
 vent sur ma tombe ces mots
 touchans : » Il fut bon , géné-
 reux , bienfaisant ; toujours ami
 de la vérité , de la paix & de la
 vertu , il ne connut l'ingrati-
 tude , la haine & l'impiété que
 pour les combattre , & en ins-
 pirer l'horreur par ses exem-
 ples. » Si les Dieux me donnent
 de mériter un éloge si doux ,
 s'ils me réservent sur la terre
 une gloire si pure , ô mes amis !
 je n'ai plus de desirs à former ,
 ni d'autre faveur à demander
 à ces Dieux puissans , que de
 nous réunir dans leur sein pa-
 ternel.

Printems de la vie , jeunesse
riante , quand les fleurs , dont tu
embellis maintenant mon front ,
se feront flétries ; quand le feu
du sentiment & du génie , qui
embrase mon ame , se fera éteint
sous les glaces de l'âge ; ô Vieil-
lesse inexorable ! quand ta froide
main aura sillonné mon visage ,
& courbé sous ses coups mon
corps appesanti ; beaux arbres
que j'ai plantés , que mes yeux
ont vu croître , quand je vien-
drai , en m'attendrissant , vous
demander , d'une voix presque
éteinte , un de vos rameaux pour
soutenir mes bras défaillans &
ma marche chancelante ; alors ,
abandonné du monde entier ,
triste

triste rebut de l'humanité , toute
ma ressource , hélas ! tout mon
bonheur fera de fixer sur toi mes
regards , sur toi , ô Soleil ! ô ten-
dre consolateur des vieillards ,
leur plus doux spectacle , & leur
dernier ami !

Je viendrai tous les matins ,
d'un pas tremblant , en louant
les Dieux , m'asseoir devant toi ,
& te présenter mes cheveux
blancs ; je viendrai ranimer ,
à l'éclat de tes feux bienfaisans ,
les foibles étincelles de ma vie ,
& les sources glacées de mon
sang ; & lorsqu'enfin , au déclin
du jour , tombant sous la faux
du trépas , je sentirai le dernier

H

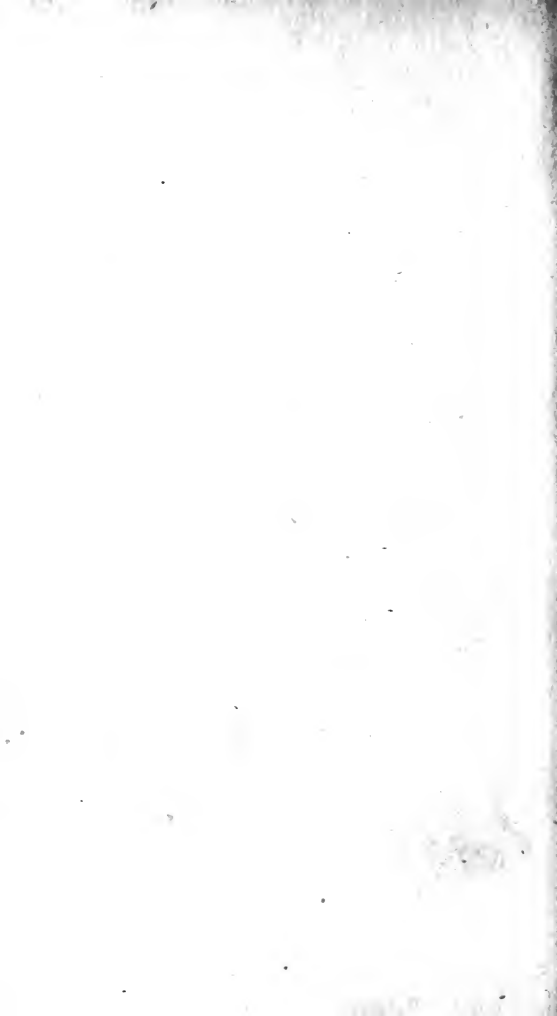
124 *HYMNE AU SOLEIL.*

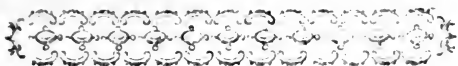
souffle de ma vie errer sur ma
bouchemourante, & se détacher
de mes levres décolorées, mes
bras s'étendront encore vers toi,
& je demanderai aux Dieux de
ne rendre le dernier soupir, que
quand ton dernier rayon dispa-
roîtra des bords de l'horison.



P O É S I E S

FUGITIVES.





POÉSIES

FUGITIVES.

MES SOUHAITS.

S'IL m'eût été permis d'élire
Entre les dons brillans des Dieux ,
L'argent ni l'or n'auroient pu me séduire ;
La gloire , l'éclat d'un empire
N'eussent point ébloui mes yeux :
L'esprit m'eût bien tenté , s'il eût pu me suffire :
Mais tant de gens en ont qui sont si malheureux !
Et puis l'esprit tout seul souvent n'est qu'un délire ,
Et le Sage doit choisir mieux.
J'aurois dit aux Maîtres des Cieux :
Dieux puissans par qui tout respire ,
De vos rares bienfaits , de vos dons précieux ;
Voici les seuls que je desirer :
Un cœur sensible & généreux ;
Un ami pour me rendre heureux ,
Et du bon sens pour me conduire.



H O M M A G E A LA FONTAINE.

D'ATHENES & de Rome
Que l'on vante les beaux - esprits ,
Et leurs charmans écrits :
Pour moi j'aime bien mieux les Fables du bonhomme ;
L'antiquité n'a rien d'un plus haut prix.
Le beau , le vrai , Maître Jean a tout pris ,
Tout : ses crayons au goût , ses fleurs à la Nature ,
Son livre à la raison , à Vénus sa ceinture ,
A l'esprit rien. Chez lui , tout part du cœur ;
C'est le cœur qui l'inspire ;
Le seul génie a fait l'Auteur.
Comme ses vers naïfs coulent avec douceur !
Son ame ingénue y respire !
A l'heureux don de plaire , il joint celui d'instruire :
Toujours plus amoureux de son style enchanteur ,
Je le relis cent fois , & cent fois je l'admire.
--- Mais , il est négligé , peu correct , inégal ?
--- Inégal ! ah ! plutôt disons original ,
Peintre délicieux , Poëte inimitable ,
Auteur de tous les temps , génie incomparable ,
Sublime enfin sans art , & parfait sans travail.

Médite ses leçons, indocile Jeunesse :

De bon sens, de sagesse,

Maître Jean tient école au milieu d'un bercail,

Qui ne l'adore pas, n'est pas fait pour le lire.

A combien d'arbres nains, ce Fablier a nui !

Quelles fleurs maintenant, quels fruits peut-on
produire ?

La Fontaine a tout dit : que reste-t-il à dire ?

Malheur à qui vient après lui !

LES FRERES DU TEMS PASSÉ.

DANS la demeure paternelle

Vivoient jadis deux freres & deux sœurs.

L'amour pur, l'amitié fidelle,

De leurs dons les plus chers combloient ces jeunes
cœurs,

Et n'en faisoient qu'un seul. Que c'étoit chose aimable

De voir ces quatre enfans, à cet âge adorable,

Où le rire joyeux est le suprême bien,

Ne se quitter jamais & s'amuser d'un rien ;

De les voir bien parés, pere & mere à leur tête ;

Au sortir de la Messe, un jour de bonne fête,

La gaité dans les yeux, se tenant par la main,

S'en aller en sautant chez leur tante Colette,

Manger du lait, cueillir la violette,

H iv.

Et faire en folâtrant le plus charmant festin.

O jours délicieux tant regrettés du Sage !

Enfans n'y pensoient pas ; . . pense-t'on à cet âge !

Hélas ! qu'importe , heureux enfin ,

Ils s'aimoient bien , c'est tout ; entr'eux point de querelle ;

Le goût d'un seul décidait tous les goûts ;

En blesser un , c'étoit les blesser tous.

De cette union fraternelle ,

Chacun dans le Village admiroit la candeur ;

Dans ses Prônes , le vieux Pasteur ,

Souvent la larme à l'œil , la citoit pour modèle.

Souvent même on le vit , malgré le poids des ans ;

Se prêtant avec joie à leurs jeux innocens ,

Enchaîner d'un long fil la tremblante Hirondelle ;

Ou danser avec eux sur ses pieds chancelans.

Raison ne fit qu'accroître une amitié si belle ,

Et jamais on n'en vit la fin :

Rien n'en troubla l'heureux destin ,

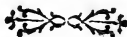
Ni l'avarice criminelle ,

Ni le dur intérêt ni le mien , ni le tien.

De leur tendresse mutuelle

L'estime devint le soutien ,

Et la vertu la rendit éternelle.



LE NOUVEL USAGE DE LA VIE.

DIEUX ! si je n'avois que quinze ans ,
Que j'userois bien mieux du présent de la vie !
Pour couler dans la paix des jours dignes d'envie ,
Et n'en pas perdre en vain les rapides instans ,
J'embellirois de fruits la riante jeunesse ;
De la sève de la sagesse ,
Je nourrirois les fleurs de mon printems.

Que je mépriserois dans la saison suivante ,
Et nos vaines grandeurs , & cette soif brûlante ;
Qu'allume en nous l'aveugle ambition !
Le Sage vit de peu ; peu de bien le contente ;
Les maux d'autrui rendroient mon ame bienfaisante :
Aux paisibles vertus j'ouvrerois ma maison.
On me verroit encore , adorant le génie ,
Moduler ces beaux vers , enfans de l'harmonie ,
Qui charment à l'envi l'oreille & la raison.

Quand un torrent de maux , vers la fin de ma course ,
Des ruisseaux de la vie empoisonnant la source ,
Creuseroit le tombeau sous mes pas affoiblis ,
J'aurois encor le cœur de mes amis.

Oui , la tendre amitié soigneroit ma vieillesse ,
Et m'offriroit son bras pour soutenir le mien ;
Toujours d'un vieux ami le sort nous intéresse :
On ne fuit un vieillard que lorsqu'il n'aime rien.

LA QUERELLE DES DIEUX , *APOLOGUE PHILOSOPHIQUE.*

JUPITER , Neptune & Pluton ,
Jadis s'aimoient , vivoient en freres ;
L'homme sentoit moins ses miseres ,
Et tout dans l'Univers en alloit mieux , dit-on.
L'amitié , chez les Dieux , est sans doute éternelle ?
Point , c'est comme ici-bas. L'amour , l'ambition
allumerent entr'eux une haine cruelle :

Si bien qu'après grande division ,
Et pour terminer la querelle ,
On en vint au partage. Or pour sa portion ,
Jupin prit le gros lot , des cieux il eut l'empire :
C'étoit l'ainé. Neptune obtint celui des mers ,
Et le triste Pluton descendit aux enfers.

Ami Lecteur , vous m'allez dire :

Mais dans ces partages divers ,
Que gagna l'homme ? Rien ; son destin devint pire ;
Ces trois Dieux à l'envi l'accablèrent de maux ;

Chacun dans ses Etats lui déclara la guerre ;
 Jupiter en courroux le frappa du tonnerre ;
 Neptune mugissant l'engloutit dans ses flots ,
 Et Pluton l'enchaîna dans ses brûlans cachots.

LE ROSSIGNOL ET LES OISEAUX.

HEUREUX qui des Auteurs animant les travaux
 Applaudit avec joie aux talens estimables ,
 Releve sans aigreur les fautes pardonnables ;
 Et qui plein d'équité , même envers ses rivaux ;
 Sçait qu'un trait de génie efface cent défauts !

Dans une plaine riante ,
 Un Rossignol , au retour du Printems ,
 Soupiroit jour & nuit ses nouveaux sentimens ;
 Et de sa voix ravissante ,
 Cadençoit les sons brillans.
 Les oiseaux l'écoutoient ; quel goût ! quels airs
 charmans ,

Dit le Serin , il m'enchanté !
 Qui ne seroit ému de ses tendres accens !
 Unissons - nous , célébrons sa victoire ;
 Admirez ses talens , c'est partager sa gloire ;

Ce n'est point un rival , c'est le Maître de tous.

Je m'honore ici de mon zèle ,

Et je sens combien il est doux

De louer un ami , d'estimer un modèle.

Notre Maître ! s'écrie un Geai sot & jaloux ,

Quel jugement ! oh ! pour moi j'en appelle.

Le Maître ! l'idée est nouvelle.

D'autres, sans trop d'orgueil, pourroient lui contester

Je crois, une gloire si belle :

Quoi ! le prôner ainsi , n'est-ce pas le gâter !

Sa voix , je le soutiens , n'est qu'une bagatelle ;

Qu'un fausset ; & j'irois l'admirer ! l'exalter !

Moi ! qu'il est laid ! sans grâce naturelle !

De superbes couleurs , voit-on briller son aile ?

Tout son mérite enfin se réduit à chanter ?

D'accord , dit le Bouvreuil ; mais toi , Geai sans
cervelle ,

Que la haine rend sourd , cesse de t'emporter ;

Sois donc juste une fois ; entends comme il excelle !

Censeur du vrai talent , voyons quel est le tien !

Vil écho de la calomnie ,

Satyrique impuissant , ennemi de tout bien ,

Et seulement habile à noircir le génie ,

Etouffe dans ton cœur le germe de l'envie.

Au lieu de censurer , fais mieux , ou ne dis rien.



LA VRAIE PHILOSOPHIE.

A MON AMI.

POURQUOI ta voix enchanteresse
Vient-elle troubler mon loisir ?
Va , n'écoute plus la tendresse ,
Laisse-moi goûter le plaisir
D'être inconnu , de vivre en sage ;
J'ignore dans mon hermitage
L'amertume du repentir.
Un séduisant & beau langage
Ne m'inspire point le désir
D'aller languir dans l'esclavage
D'un monde perfide & volage
Dont je méprise les attraits.

Heureux bois , tranquilles forêts ,
Ce n'est pas sous vos doux ombrages ,
Ni dans ces aimables bocages ,
Que l'ame éprouve des regrets.
Ce n'est pas vers ton onde pure ,
O clair ruisseau , que l'insipide
Vient méditer ses noirs forfaits !
Je suis content dans cette plaine ;
Aussi pur que cette fontaine ,

Mon cœur n'y connoît que la paix.
Je lis, j'écris, je me promene,
Et sans compter la liberté,
Pour comble de félicité,
J'ai Racine, j'ai la Fontaine,
J'ai tout enfin, j'ai la santé.

C'est ainsi que loin de la Ville,
Relisant Homere & Virgile,
Je chante avec aménité
Un vers coulant, un air facile,
Enfans de mon oisiveté.

Ne vante donc plus l'opulence,
Ni les charmes de l'abondance,
Ni l'attrait de la volupté.
Satisfait de mon héritage,
Dois-je courir après l'image,
Quand je tiens la réalité.

Dans quels torrens d'iniquité
La soif des richesses nous plonge !
Eh quoi ? séduit par un vain songe,
Irai-je chercher le bonheur
Chez les vils esclaves du monde,
Dans les Cours où le vice abonde,
Où l'esprit remplace le cœur ;
Où l'ame vit dans le délire,
Où l'équité n'a plus d'empire,
Ni la vertu de protecteur ;

Dans ces lieux de lâches intrigues ,
 Où l'on ne parvient que par brigues ,
 Où l'on respecte sans aimer ,
 Où l'en se voit sans se connoître ,
 Où l'on se quitte sans paroître
 Ni se plaindre , ni s'estimer.

Mon ami , qu'ils sont méprisables
 Ces hommes qui ne sont que Grands ,
 Ces vains , ces riches ignorans
 Qui craignent de se rendre aimables !

Moi qui , Dieu-merci , n'ai de bien
 Que mes amis , & leur tendresse ,
 Enfant chéri de la paresse ,
 Je dis souvent , je dis sans cesse :
 Ah ! qu'il est doux de n'être rien !
 Puis comparant notre mollesse
 Aux mœurs pures de l'âge d'or ,
 En soupirant , je dis encor :

Heureux qui d'un champêtre asyle ,
 Cultivateur simple & tranquille ,
 Du port considérant l'écueil ,
 S'éloigne du bruit de la Ville ,
 Et des Cours foule aux pieds l'orgueil ,
 Amant de la Philosophie ,
 De l'ordre & de la liberté ,
 Dans une humble frugalité
 Il passe doucement sa vie.

Maître de lui, dans ses jardins,
D'un arbre émondé par ses mains,
Son œil préside à la culture.
Prompt à le payer de ses soins,
Le sein de la bonne nature
S'ouvre à la voix de ses besoins.
Tout l'occupe, tout l'intéresse;
Il vit en paix dans sa maison,
Couché sur un lit de gazon
Dans le Temple de la sagesse,
Il forme & nourrit sa raison.

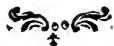
Laissons l'adulateur servile,
De son fol espoir enivré,
Ramper devant un imbécille,
Haranguer un pédant titré;
Se replier comme un reptile
Devant un fat de qualité,
Et grossir la foule importune
De tous les fots que la fortune
Décore d'une dignité.

Le Sage est le Roi de la terre;
C'est lui qui déclare la guerre
A l'orgueilleuse impiété.
C'est lui qui renverse l'idole
A laquelle un vain Peuple immole
La lumière & la vérité.
Son esprit n'est d'aucune Secte,

Sa créance n'est point suspecte ;
Chrétien , sans superstition ,
Sobre jusques dans la sagesse ,
Philosophe sans petitesse ,
Et décidé sans passion.
Utile enfin à sa patrie ,
Il offre à Dieu toute sa vie ,
L'aime sans ostentation ,
L'honore sans hypocrisie ,
En parle sans pédanterie ,
Et le sert sans ambition.

M O R A L I T É.

COMBIEN d'hommes chez qui l'enfance
Se prolonge en toute saison ,
Et pour qui la sage raison
Garde jusqu'à la mort un éternel silence !
Entêtement , frivolité ,
Jalousie , orgueil , inconstance ,
Humeur , dégoût , légèreté ,
L'homme a tout de l'enfant , excepté l'innocence.



A LA REINE, LA PROPHÉTIE ACCOMPLIE.

(*Sa Majesté l'Impératrice - Reine ayant honoré l'Auteur du présent d'une Médaille d'or , représentant d'un côté le Portrait de cette Princesse , & de l'autre , celui du feu Empereur ; il eut l'honneur d'en faire ses remerciemens à la Reine , alors Madame la Dauphine , & de lui présenter , avec la Médaille , les vers suivans , dont le dernier renferme la Prophétie accomplie.*)

DE cette Reine immortelle ,
Dont j'offre ici les traits à votre œil enchanté ,
Vous êtes le portrait fidèle :
Que l'art cède à la vérité !
Votre front , qu'embellit la fleur de la jeunesse ,
De cette auguste Princesse
Retrace avec éclat les vertus , la bonté ;
Son cœur est votre modèle ;
Vous avez son esprit , ses grâces , sa beauté :
Vous parlez , vous charmez , vous régnerez comme elle.



LE RETOUR A LA CAMPAGNE.

ENFIN vous allez donc paroître ,
Lieux charmans , qui m'avez vu naître ,
Bosquets formés par les Amours.
Je vous vois , fertiles prairies ,
Sombres forêts , plaines fleuries ;
Je viens ici finir mes jours.

Hélas ! qu'on se trompe soi-même ,
Quand on croit dans un rang suprême
Rencontrer la félicité !
On y languit dans l'ignorance ,
L'ame y laisse son innocence ,
Le cœur y perd sa liberté.

Que je t'aime , ô simple nature !
Toujours belle sans imposture ,
Tu plais en tout tems , en tous lieux ;
Non , il n'est que toi d'immortelle ,
Toujours vraie & toujours nouvelle ,
Tu charmes le cœur & les yeux.

L'Art ne doit jamais te contraindre ;
Il faut qu'il se borne à te peindre ,

A te sentir , à t'écouter ;
Une fleur forme ta parure ,
Dans le miroir d'une onde pure
Il doit venir te consulter.

D'une simple & jeune Bergere ,
Qui file en paix sur la fougere ,
Tes chants font briller la candeur.
C'est toi qui formes son langage ,
Son innocence est ton ouvrage ,
Et ton empire est dans son cœur.

Ah ! que vous me faites envie ,
Bergers , vous coulez votre vie
Au sein des plaisirs les plus doux !
Dans vos Hameaux je vais vous suivre ;
Hélas ! l'on ne commence à vivre
Que du jour qu'on vit avec vous.

Mais dans ces aimables prairies ,
De mes chants , de mes rêveries ,
Qui vient augmenter la douceur ?
Ces fleurs paroissent plus riantes ,
Ces eaux deviennent plus brillantes ,
Et ce calme est plus enchanteur.

Le verd naissant de ce feuillage ;
Ce ruisseau , ce bois , cet ombrage

Me rendent la paix , la gâité.
 L'erreur fuit, ô faveur suprême !
 Je jouis enfin de moi-même ,
 Et j'ai trouvé la vérité.

POUR LE PORTRAIT

*De M. DE GRIBEAUVAIL, Lieutenant
 Général, Grand-Croix de l'Ordre Royal
 & Militaire de St. Louis, Inspecteur gé-
 néral de l'Artillerie de France, & Lieutenant
 Général des Armées Impériales & Royales.*

DES foudres de l'Empire armé ,
 Au siège de Schewdnitz ce grand homme eut la gloire
 D'arrêter Frédéric , & d'en être estimé.
 Qu'il vive au temple de mémoire !
 On sçaura , si mes vers échappent à l'oubli ,
 Qu'Homme d'Etat , non moins que Général habile ,
 Il unit , doublement utile ,
 La tête de Turenne aux talens de Sully.



L'ENFANT ET LE MIROIR.

UN enfant sous sa main trouve un jour un miroir :
Quelle joie ! il ne faut pas dire
Si le frippon est ravi de se voir.
Plus de livre , on ne peut plus lire ;
Adieu leçon , adieu devoir ;
Mignon se contemple , s'admire ,
Regarde encore , & puis de grands éclats de rire.
-- Que fais-tu là , marmot ? -- ah ! ah ! je vois l'enfant.
Hélas ! l'homme à tout âge en peut bien dire autant.

SUR LE RIDICULE.

CHEZ nous , le vice est peu de chose :
Le ridicule est un poison ,
Que l'envie en secret compose :
A quoi sert la meilleure cause ?
Qui fait rire a toujours raison.
Plaiguez-vous , gardez le silence ;
Ayez des vertus , de l'esprit ;
Justifiez-vous par écrit ;
Faites valoir votre naissance ;
Menacez de votre crédit ,

Et des verges de la vengeance :
 La calomnie & l'insolence
 Feront encore plus de bruit ;
 Le mal croît , la haine s'aigrit :
 Vous ne gagnerez rien en France ;
 Vous êtes perdu , si l'on rit.

LES REGRETS D'UN VIEILLARD.

QUE JEUNESSE semblable au matin d'un beau jour,
 Jeunesse , objet de mon amour ,
 Aussi bien que de mon envie ,
 Qu'avec regret j'arrive au terme de la vie !
 En te perdant , hélas ! j'ai perdu mon bonheur.
 Du moins , âge riant , par ta douce magie ,
 Viens charmer ma vieillesse & consoler mon cœur ;
 Viens retracer à mon ame attendrie
 Ces plaisirs purs , roses de mon printemps ;
 Ces jours où précédé d'un chœur joyeux d'enfans ,
 J'allois au son des chalumeaux rustiques
 Folâtrer avec eux sous ces ormes antiques ,
 Qui prêtoient leur ombrage à nos amusemens.
 Offre encore à mes yeux cet ayeul vénérable ,
 Ravi de me presser dans ses bras défaillans ,

146 POÉSIES FUGITIVES.

Qui d'un air satisfait me contemplant à table ;
Sourioit , l'œil en pleurs , à mes jeux innocens.

Dans le jeune âge ainsi tout nous enchante ;

On aime tout , on danse , on rit , on chante ;

Ah ! de ces jours heureux , qu'on voit bientôt la fin !

De l'homme vieillissant , quel est donc le destin !

L'avenir lui fait peur , le présent le tourmente ;

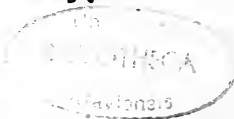
L'objet qu'il adoroit excite son dégoût ;

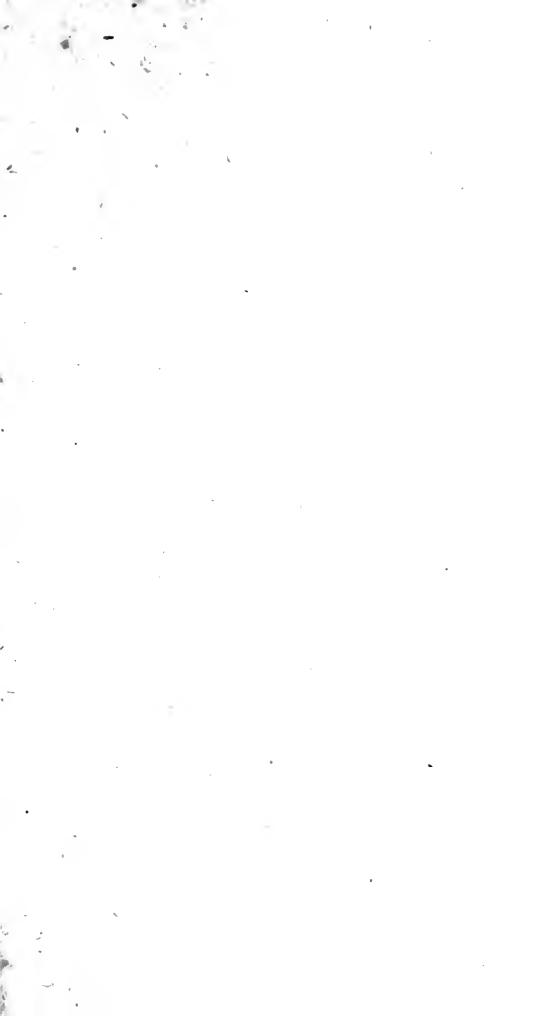
Il vivoit à vingt ans , il végete à soixante ,

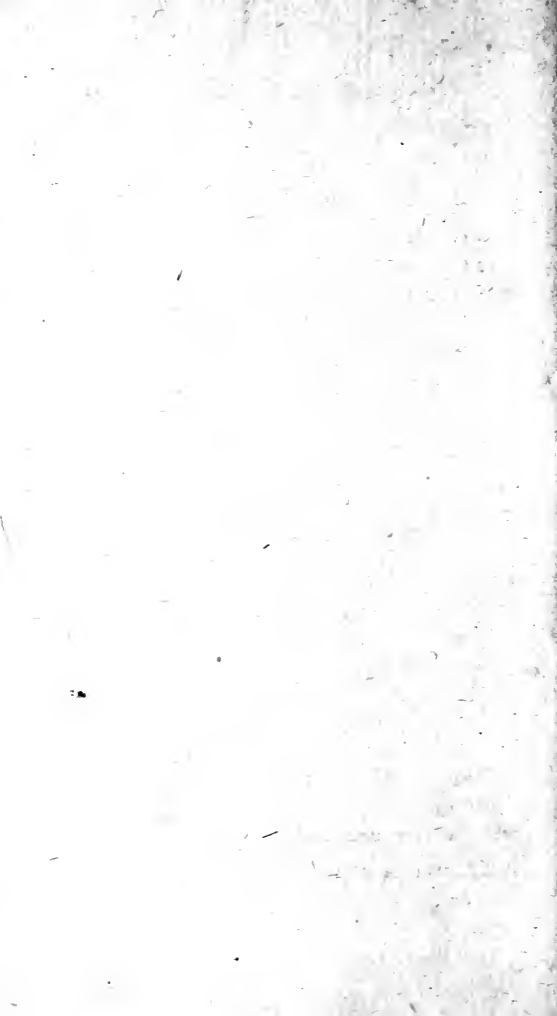
L'âge embellit & gâte tout.



Le Privilège se trouve dans la premiere Edition.







112.16

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Date

--	--	--



